1.

Domfront
078
V.4
SMRS

131

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/lanuitdesvengeur04foud

LA NUIT DES VENGEURS.

NOUVEAUTÉS EN VENTE.

	fr.	c.
L'ÉPÉE DU COMMANDEUR, par Xavier de Montépin, 3 vol. in-8, net.	13	50
DÉBORA, par Méry, 3 vol. in-8, net.	13	50
LE MAITRE INCONNU, par Paul de Musset, 3 vol. in-8, net. . .	13	50
LA NUIT DES VENGEURS, par le marquis de Foudras, 5 vol. in-8, net.	22	50
LA REINE DE SABA, par X. de Montépin, 3 v. in-8., affic. poch., net.	13	50
LA JUIVE AU VATICAN, par Méry, 3 vol. in-8, net.	13	50
LE SCEPTRE DE ROSEAU, par Émile Souvestre, 3 vol. in-8, net.	13	50
JEAN LE TROUVEUR, par Paul de Musset, 3 vol. in-8, net. . . .	13	50
LES FEMMES HONNÊTES, par Henry de Kock, 3 vol. in-8, net. .	13	50
LES PARENS RICHES, par Mme la comtesse Dash, 3 vol. in-8, net.	13	50
CERISETTE, par Paul de Kock, 6 vol. in-8, affiche pochade, net.	33	««
DIANE DE LYS, par Alexandre Dumas fils, 3 vol. in-8, net. . . .	13	50
UNE GAILLARDE, par Paul de Kock, 6 vol. in-8, affiche pochade, net.	33	««
GEORGES LE MONTAGNARD, par le baron de Bazancourt, 5 vol. in-8, affiche pochade, net.	22	50
LE VENGEUR DU MARI, par Emmanuel Gonzalès, 3 vol. in-8, net.	13	50
CLÉMENCE, par madame la comtesse Dash, 3 vol. in-8, net. . .	13	50
BRIN D'AMOUR, par Henry de Kock, 3 vol. in-8, affiché pochade, net.	13	50
LA BELLE DE NUIT, par Maximilien Perrin, 2 vol. in-8, affiche pochade, net.	9	««
JEANNE MICHU, LA BIEN-AIMÉE DU SACRÉ-COEUR, par madame la comtesse Dash, 4 vol. in-8, net.	18	««
LE KHALIFA, par S. Henry Berthoud, 2 vol. in-8, affiche poch., net.	9	««
RAPHAEL ET LUCIEN, par Michel Masson, 2 vol. in-8, affiche pochade, net.	9	««
LE TROUBLE MÉNAGE, par Maximilien Perrin, 2 vol. in-8, affiche pochade, net.	9	««
EL IHOUDI, par S. Henry Berthoud, 2 vol. in-8, net.	9	««
LES MÉTAMORPHOSES DE LA FEMME, par X.-B. Saintine, 3 vol. in-8, affiche pochade, net.	13	50
CHARMANTE GABRIELLE, par M.-J. Brisset, 2 vol. in-8, affiche pochade, net.	9	««
LE DÉBARDEUR, par Maxim. Perrin, 2 vol. in-8, affiche pochade, net.	9	««
LA FAMILLE DU MAUVAIS SUJET, par Maximilien Perrin, 2 vol. in-8, net.	9	««
NICOLAS CHAMPION, par S. Henry Berthoud, 2 vol. in-8, affiche pochade, net.	9	««
UN COEUR DE LIÈVRE, par Maximilien Perrin, 2 vol. in-8, net. . .	9	««

Ouvrages sous presse :

LA PRINCESSE PALLIANCI, par le baron de Bazancourt. . . .	««	««
MADEMOISELLE LUCIFER, par Xavier de Montépin.	««	««
LIVIA, par Paul de Musset.	««	««
LES ORPHELINS, par madame la comtesse Dash.	««	««
BÉBÉ OU LE NAIN DU ROI DE POLOGNE, par Roger de Beauvoir.	««	««
BLANCHE DE BOURGOGNE, par madame Dupin.	««	««
LA FILLE DE LA MONTAGNE NOIRE, roman posthume, par Sir Walter Scott.	««	««
Un nouveau roman, de Emmanuel de Gonzalès.	««	««
dito. de Émile Souvestre.	««	««
dito. de Henry de Kock.	««	««
dito. de Alphonse de Calonne.	««	««

LA NUIT

D

VENGEURS

PAR

LE MARQUIS DE FOUDRAS.

4

Paris,

L. DE POTTER, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

RUE SAINT-JACQUES, 38.

DEUXIÈME PARTIE



Chapitre treizième.

XIII.

TRISTE FIN D'UN MARIAGE D'AMOUR.

Il y avait ce soir-là grand bal au salon de conversation.

Madame de Sirey fit demander à son mari s'il voulait l'y conduire. Eugène crut que sa

femme cherchait un moyen de raccommodement. Il lui fit répondre qu'elle pouvait faire sa toilette.

Vers neuf heures du soir, M. de Sirey vint tout ganté pour prendre sa femme. Il n'avait jamais cru sérieusement qu'Hélène pût rentrer dans les bijoux qu'il avait engagés le matin même au juif Jonathan. Quelle ne fut donc pas sa surprise lorsqu'il la trouva resplendissante sous l'éclat de tous ses diamants.

M. de Sirey s'arrêta surpris et les deux arcs de ses sourcils s'unirent par un mouvement convulsif et menaçant.

— Eh quoi! madame, s'écria-t-il, ces bijoux!...

— Ah! cela vous étonne? Je vous l'avais bien dit.

— En effet, madame, cela me surprend plus que je ne saurais vous dire, et c'est affaire à vous.

— N'est-ce pas? fit négligemment Hélène, en attachant à son bras son dernier bracelet. Vous le voyez, il n'y manque rien.

— Et de quel prix avez-vous payé ce marché?

— Mais, mon Dieu, vous le savez bien, quatre-vingt mille francs et quelques menus frais de commission.

— Vous ne me comprenez pas, reprit Eugène d'une voix sourde et tremblante, je vous demande au prix de quelles faveurs vous avez transigé soit avec le juif, soit avec l'intermédiaire.

— Ah! voilà qui est plus clair en effet. Vous

me demandez donc si j'ai fait de ma personne le prix de ce marché ?

— Justement.

— Je suis trop franche pour ne pas vous dire la vérité ; d'ailleurs je vous ai promis que je vous instruirai de tout ; je tiens parole, moi. Vous avez deviné juste, monsieur, il s'agit de ma personne en cette affaire et c'est votre honneur qui est en jeu.

— Trève de railleries.

— Je ne raille pas, monsieur. Vous aviez compromis votre honneur en jouant ce qui ne vous appartenait pas ; je vous rends cet honneur en reprenant mon bien.

— Mais la personne, madame, la personne qui vous a rapporté ces bijoux?

— C'est M. Jules de Solanges.

— M. de Solanges! ah! je m'en doutais.

—Ce ne pouvait pas être un autre. Il vous avait gagné ce qui n'était pas à vous; il s'est empressé de me rendre ces bijoux dès qu'il a su qu'ils avaient servi de gage pour les quatre-vingt mille livres que vous lui avez payées. Pour lui, ce n'a été qu'un échange et une nuit perdue, voilà tout.



— Ainsi donc, madame, vous avez l'audace de l'avouer?

— Mais oui, j'ai cette audace, comme vous dites.

— Et vous croyez que je vais boire cette honte, vous croyez que ces diamants qui vous flétrissent, je souffrirai que vous les gardiez?

Vous allez sur-le-champ les renvoyer à M. de Solanges, et quant à lui...

— Vous pouvez être certain que je n'en ferai rien.

— Alors ce sera moi.

— Qu'allez-vous faire, monsieur? Un gentilhomme porter la main sur une femme!

— Quand cette femme est la sienne et qu'elle s'appelle Hélène Furet... Mais non, j'ai mieux à faire qu'à vous arracher pièce à pièce ces marques de votre flétrissure; une séparation...

— Vous avez raison, monsieur, une séparation vaudra mieux, et pour ma part, j'y souscris volontiers.

— Perfide!

— Le mot est bien connu ; puisqu'il est convenu que nous nous séparons , ne pourriez-vous au moins m'épargner vos injures?

— Voilà donc le but où vous tendiez !

— Assez sur ce sujet ; et il est temps que nous partions pour le bal.

— Tant d'impudence me passe.

— Voulez-vous ou ne voulez-vous pas me donner votre bras?

— Non, madame , non, je ne vais pas au bal.

— C'est bien, un autre m'y conduira.

— Non, pas du moins tant que je vivrai, s'écria M. de Sirey en frappant de son talon le parquet de la chambre.

— Est-ce que vous auriez des intentions de suicide? fit Hélène avec un calme à mettre en fureur un ange lui-même.

— Je vous dis que votre amant je le tuerai, s'écria M. de Sirey au paroxysme de la colère.

Il saisit Hélène par le poignet et le serra si fort qu'il brisa le bracelet qu'elle avait au bras. La jeune femme poussa un cri et le sang coula sur sa main gantée.

— L'homme qui fait lâchement couler le sang d'une femme, dit Hélène d'un ton dédaigneux, est ordinairement ménager du sien.

M. de Sirey se prit la tête dans ses mains comme s'il eût voulu passer sur lui-même une rage dont il n'était plus maître, et se retira sans ajouter un seul mot.

Quand elle fut seule, Hélène détacha de son poignet les débris de son bracelet. La blessure était légère, mais le sang coulait en abondance.

— C'est dommage, dit-elle avec un soupir, ce bracelet était joli et l'on dit que le bal devait être fort beau.

Hélène se déshabilla et se mit au lit. Dans la soirée elle s'informa de ce que faisait son mari. On lui répondit qu'il était sorti.

M. de Sirey était allé au bal.

La première personne de connaissance que Eugène rencontra fut précisément M. de Solanges.

Il alla droit à lui, et l'entraînant dans l'embrasure d'une fenêtre :

— Monsieur, lui dit-il, vous devez comprendre qu'entre nous il y va de la vie.

— Non, monsieur, répliqua froidement M. de Solanges, je vous avoue que je ne le comprend pas. J'ai rendu à votre femme les bijoux que vous aviez perdus contre moi, et c'est pour cela que vous voudriez me tuer?

— Pour cela et pour autre chose.

— En ce cas, expliquez-vous.

— Des explications, c'est cela, vous voudriez m'échapper.

— En aucune façon, monsieur; je suis toujours prêt à faire votre partie, à l'épée comme à l'écarté, si cela peut vous être agréable.

— A la bonne heure. Ainsi donc, à demain

matin, à six heures : nous nous rencontrerons sous les arbres de la promenade.

— Soit, mais au moins colorez d'un prétexte cette rencontre , car vous le comprenez, je ne puis pas déranger mes amis sans avoir de bonnes raisons à leur donner, je ne puis pas leur dire que je me bats par fantaisie et uniquement pour vous faire plaisir.

— Nous avons eu une querelle, je vous ai insulté, vous m'en demandez raison.

— Impossible, j'aurais le choix des armes, et je prétends vous le conserver.

— Qu'à cela ne tienne, c'est vous qui m'avez insulté.

— Non, monsieur, je ne veux point passer pour ce que je ne suis pas, pour un homme grossier et mal élevé.

— Monsieur, vous cherchez des fins de non-recevoir. Prenez garde que je ne soupçonne...

— Quoi donc?

— Votre courage.

— Enfin, nous y voilà! mais ce n'est pas sans peine. Ne cherchez plus d'autre prétexte, il est trouvé. Le doute que vous venez d'exprimer je ne le permets à personne, et, jusqu'ici, j'ai toujours châtié l'insolent qui avait osé l'exprimer tout haut.

Cela dit, M. de Solanges tourna le dos à M. de Sirey. Celui-ci n'eut plus qu'à chercher ses témoins. Il prit un de ses compatriotes et un officier badois dont il avait fait la connaissance.

Le lendemain matin, quand les deux té-

moins de M. de Sirey vinrent pour le prendre, ils le trouvèrent en proie à une fièvre délirante. Il fallut avertir M. Jules de Solanges et remettre la rencontre à un autre jour. Mais bientôt la fièvre se compliqua et le mal devint assez grave pour que l'on conçût des inquiétudes pour les jours du malade.

Il semblait que cette maladie eût rallumé l'amour éteint dans le cœur d'Hélène. Elle passait presque toutes ses journées et ses nuits au chevet du malade ; elle ne voulait pas permettre qu'une autre main que la sienne lui versât les potions et les tisanes, et les médecins eux-mêmes étaient soumis par elle à une inquisition de tous les instants.

Eugène, de son côté, qui, pendant les premières heures de son délire, prononçait des menaces terribles contre sa femme, était peu à peu tombé dans un état de prostration qui

avait fini par le livrer sans défense aux soins intéressés d'Hélène. Celle-ci reconquit en quelques heures tout le terrain qu'elle avait perdu depuis deux mois dans le cœur de son mari.

— C'est un ange! se disait-il. Quel malheur que ma fortune dilapidée ne me permette pas de lui assurer pour l'avenir une grande existence.

Au milieu de ses regrets, il voulut cependant qu'un si beau dévouement et une si éclatante affection ne restassent pas sans récompense. Il fit un testament par lequel il instituait Hélène sa légataire universelle. A partir de ce moment, il parut plus tranquille et le délire l'abandonna tout-à-fait, mais ce fut pour faire place à un mal que les médecins crurent devoir qualifier de typhus.

Cependant M. de Solanges envoyait chaque jour prendre des nouvelles de M. de Sirey. Souvent même il venait rôder le soir aux environs de la maison qu'habitaient les deux époux. De mauvaises langues prétendirent plus tard l'avoir vu se glisser furtivement dans le jardin par une porte secrète; d'autres affirmèrent, au contraire, l'avoir aperçu s'échapper par cette même porte lorsque le crépuscule du matin commençait à blanchir à l'horizon. Enfin, il y en eut qui firent courir tout bas des bruits sinistres sur les causes de la maladie de M. de Sirey.

Quoi qu'il en soit, après huit jours de souffrances, M. de Sirey mourut.

Hélène quitta Bade le lendemain des funérailles, emportant avec elle ses bijoux et le testament de son mari. Elle se dirigea vers

Aix-la-Chapelle, où elle attendit l'arrivée de M. Jules de Solanges.

Une autre personne encore l'attendait dans la vieille cité karvolingienne ; cette personne c'était mademoiselle Rose.

Chapitre quatorzième.

XIV.

PROPOSITIONS HONNÊTES.

Nous avions perdu la demoiselle Rose de vue depuis quelque temps. Obligée par les engagements qu'elle avait pris de se tenir éloignée de sa nièce, elle se hâta de s'en rapprocher aussitôt que la mort eut dénoué les

nœuds de ce mariage qu'elle avait pris tant de soins à former. Il semblerait même qu'elle eût deviné le jour et l'heure où la tombe allait s'ouvrir pour M. de Sirey, tant elle fut exacte à se trouver à Aix-la-Chapelle au moment du passage d'Hélène revenant de Bade. Il est vrai que ce rendez-vous lui avait été donné par celle-ci.

Ce fut donc dans l'appartement de sa tante que la jeune veuve descendit en arrivant.

M. Jules de Solanges, qui habitait un autre hôtel, fit demander le soir même si madame de Sirey pouvait le recevoir. Il lui fut répondu négativement ; mais le lendemain dans la matinée, il vit arriver chez lui une grande femme âgée, au visage osseux et aux yeux gris et de tournure équivoque.

— Je suis mademoiselle Rose, dit la longue créature.

— Mademoiselle Rose! fit le jeune homme : je n'ai pas l'honneur de connaître.

— Qu'importe, nous aurons vite fait connaissance.

— Oui, si vous voulez avoir l'obligeance de me faire savoir à quel motif je dois l'honneur de votre visite.

— Je suis la tante de madame de Sirey.

Le jeune homme à ces mots quitta le ton un peu ironique qu'il avait pris et affecta un air plus respectueux.

— La tante de madame de Sirey! s'écria-t-il.

—Oui, monsieur, j'attendais ma nièce dans cette ville. Car vous comprenez que maintenant que ma nièce est veuve, il faut près

d'elle une personne de poids pour lui servir de chaperon.

M. de Solanges pensa éclater de rire en observant que le poids de la personne en question ne devait pas dépasser soixante livres. Il se retint toutefois.

— Je comprends, madame, dit-il : une jeune femme qui voyage seule donne lieu à une foule de commentaires que la présence d'une parente d'âge mûr et réfléchi ne permet pas de faire.

— C'est justement cela, monsieur; et puis ces jeunes femmes, ça ne doute de rien; elles sont sans malice et sans défiance. On les captive par des petits soins et on les attrape avec de belles promesses.

M. Jules de Solanges secoua la tête comme s'il eût mal entendu.

— Au surplus, continua la vieille fille, ce que j'en dis c'est uniquement par manière de parler et en thèse générale, car je sais bien qu'avec monsieur le vicomte une femme n'a rien à craindre sous ce rapport. D'ailleurs je sais l'histoire des diamants, ma nièce me l'a contée.

— Ah ! vous savez l'histoire des... fit M. de Solanges embarrassé par le langage singulier que tenait la demoiselle Rose.

— Ah! dam, des cadeaux de quatre-vingt mille francs ça ne se voit pas encore tous les jours maintenant ; il est vrai de dire que vous les aviez gagnés à son mari. Ah! monsieur le vicomte, de mon temps les hommes étaient bien plus généreux qu'aujourd'hui pour les femmes. Ils leur achetaient hôtel, chevaux, voitures, châteaux. Mais aujourd'hui ils

croient avoir fait beaucoup quand ils ont renouvelé un mobilier, donné un écrin, payé quelques dettes. Les temps sont bien changés, monsieur le vicomte, et si l'on ne rencontrait pas quelquefois des hommes comme il faut comme vous, ce serait à désespérer de l'humanité.

M. Jules de Solanges ne pouvait revenir de son étonnement.

— Comment, pensait-il, est-ce bien là la tante de cette femme si belle, si distinguée, si séduisante?

La vieille reprit :

— On dit que vous avez gagné beaucoup d'argent à Bade.

— En effet, j'ai été assez heureux.

— Eh bien ! vous faites pourtant mentir le proverbe : « heureux au jeu, malheureux en femmes, » car j'ose dire qu'en femmes comme au jeu vous ne manquez pas de bonheur.

— Qui donc vous a dit cela ?

— Oh ! personne ; je le sais bien, moi.

— Hélas ! madame Rose, vous vous trompez ; il est une femme que j'aime, que j'adore depuis un an de toutes les forces de mon âme et jusqu'à présent elle s'est montrée insensible à mon amour.

— Insensible, dites-vous ! Allons, allons, pas tout-à-fait. On vous a permis d'espérer.

— Il y a si longtemps que j'espère...

— Que vous commencez à désespérer, je

connais le madrigal, on me l'a dit dans ma jeunesse.

—Il n'est pas ici question de madrigal, parlons franc et net.

— A la bonne heure, c'est le moyen de voir tout de suite si nous pouvons nous entendre.

— Vous savez que j'aime madame votre nièce?

— Je le sais.

— Vous savez aussi combien elle a été cruelle envers moi depuis un an?

— Elle avait un mari et ses devoirs...

— Sans doute, je les ai respectés, et bien que je fusse prêt à tous les sacrifices pour elle je n'ai jamais obtenu d'autre faveur que quel-

ques entretiens pleins d'ivresse et de charme dont je sortais toujours plus épris et moins avancé. Mais maintenant elle est libre, et rien ne s'oppose que bientôt un nouveau mariage...

— Ne me parlez pas de mariage. Si ma nièce suit mes conseils elle ne se remariera jamais. Pour une jolie femme le mariage est une vraie duperie. J'ai eu la bêtise de donner là-dedans quand il s'est agi de la lancer dans le monde; j'avais pensé qu'un mariage riche, avec une personne considérable, allait nous rendre toutes deux heureuses pour le restant de nos jours. Eh bien, voyez ce qui est arrivé ; le mari s'est ruiné, et s'il n'était pas mort par hasard lorsqu'il s'est trouvé au bout de son rouleau, c'était fini, ma pauvre nièce était réduite à la misère forcée, en vertu de la loi et des bonnes mœurs.

— Mais on ne tombe pas toujours aussi mal. C'était un cerveau brûlé que ce monsieur Sirey. J'en sais quelque chose, moi qui vous parle.

— Moi aussi je le sais bien ; mais n'importe, un autre serait meilleur qu'il ne vaudrait pas encore le diable.

— Et votre nièce est déterminée à vivre dans le veuvage ?

— Veuve, c'est une assez bonne position dans le monde. Ça vaut bien mieux que demoiselle. Moi qui n'étais que demoiselle je n'en faisais pas moins mon chemin pour cela, et si j'avais eu le bonheur de posséder auprès de moi une tante pour suppléer à mon défaut d'expérience et pour conduire mes affaires, j'aurais encore aujourd'hui quinze bonne mille livres de rentes.

— Et si je demandais à madame de Sirey sa main, elle me la refuserait ?

— N'en doutez pas.

— Je n'ai donc plus qu'à prendre mon parti et à me résigner, fit le jeune homme en observant mademoiselle Rose du coin de l'œil.

— Est-ce là ce que je vous ai dit ? Ne jetons jamais le manche après la cognée.

— Cependant je connais pour en avoir fait la dure expérience les principes sévères de madame de Sirey, et jamais son amour ne répondra au mien.

— Une si belle passion m'intéresse et c'est pour cela que j'ai pris la liberté de venir en causer avec vous. D'abord vous avez raison de croire aux principes de ma nièce. Jamais Hélène ne transigera avec ses devoirs.

— Que me reste-t-il donc à faire?

— Beaucoup sans doute, mais le principal est fait. Elle vous aime, je le sais.

— Est-il possible!

— Oui, elle me l'a avoué. Cependant elle ne sait où cet amour peut la conduire et dans cette crainte elle est résolue à vous fuir.

— Me fuir! Et que faire pour l'en empêcher?

—Oh! mon Dieu, pour tout autre que pour vous la chose serait difficile, impossible peut-être; pour vous rien n'est plus aisé.

— Parlez donc, dites-moi...

— Je vais vous l'avouer entre nous, Hélène a un caprice, une fantaisie... une folie de jolie femme enfin.

— Et laquelle ? dites-la-moi bien vite que j'essaie de la satisfaire.

— Elle veut voyager, aller en Italie, en Allemagne, mais elle veut le faire avec toutes les aises, avec un train digne de son nom et de sa beauté.

— Elle est digne de régner partout où elle ira et si j'avais une couronne je m'estimerais heureux d'en orner son front. Ce qu'elle désire est plus aisé à lui donner qu'une couronne. Si elle veut me permettre de lui servir d'intendant elle n'aura pas lieu de le regretter, je vous le jure.

— J'étais bien sûre que nous nous entendrions! Mais ce n'est pas tout. Il faut qu'elle renouvelle ses toilettes, qu'elle passe à Paris pour acheter mille choses indispensables dont on a besoin en voyage, il faut qu'elle voie sa

modiste, son bijoutier, son carrossier, sa... enfin tout le monde.

— Qui l'en empêchera ?

— Fort bien, mais elle me parlait hier de vendre une partie de ses diamants pour couvrir ces frais-là. De si beaux diamants, ce serait dommage.

— Aussi ne le souffrirai-je pas. Que lui faudra-t-il ? soixante, quatre-vingt, cent mille francs?

— Oh ! cent mille c'est plus qu'il ne faudra.

— C'est entendu, je les aurai sur moi tantôt lorsque je me présenterai chez elle. Réfléchissez bien, madame Rose, n'avez-vous rien oublié? Pendant que nous y sommes il ne vous en coûtera pas davantage de me tout dire.

— Vous êtes vraiment la perle des hommes, monsieur le vicomte, et puisque vous me permettez de vous parler à cœur ouvert, je vous avouerai que je fais les affaires de ma nièce avec le plus grand désintéressement; en conséquence, jamais elle ne me donnerait seulement une tête d'épingle. Je vous prierai donc de ne pas m'oublier, cela vous coûte si peu de penser aux pauvres gens.

— Et que désirez-vous de moi, madame Rose?

— Oh! mon Dieu, mes désirs sont si modestes. Il y a en ce moment à vendre dans mon pays une petite maison qui me convient à merveille.

— Vous voudriez l'acquérir. Combien ce serait-il?

— Une vingtaine de mille francs tout au plus. Si ça passe, ce sera de bien peu de chose, de trois ou quatre mille francs à peine.

— Et cette somme vous seriez bien aise que je vous la donnasse?

— Me donner, à moi, fi donc; me la prêter, voilà ce que je demande. Oh! je vous la rendrai, soyez-en certain.

— Je n'en doute pas, madame Rose, je n'en doute pas. C'est bien, j'aurai aussi sur moi cette somme de vingt-cinq mille francs et je vous la donnerai...

— Vous me la prêterez.

— Soit, je vous la prêterai, mais à une condition.

— Dites, monsieur, je suis votre servante, pour vous obéir.

— Êtes-vous dans l'intention d'habiter cette maison que vous voulez acheter ?

— Oui, monsieur le vicomte, plus tard, sur mes vieux jours.

— Et d'ici lors ?

— Oh ! d'ici lors je reste avec ma nièce, et je l'accompagnerai partout où elle ira.

— Eh bien, ma chère demoiselle Rose, notre marché...

— Quel marché? il n'y a pas de marché dans tout ceci ?

— C'est vrai, j'oubliais, il n'y a pas de marché, il n'y a qu'un échange de bons procédés. Je vous disais donc que votre intention d'accompagner votre nièce me donnait à réfléchir et m'engageait même à reculer.

— Quoi ! monsieur, vous voudriez qu'une pauvre tante séparée de sa nièce chérie depuis plus de deux ans, se résignât à la quitter de nouveau au moment où elle vient de la revoir?

—Je ne veux rien qui puisse vous causer tant de peine. Vous êtes libre de ne pas accepter mes conditions comme je le suis de vous les poser.

— J'entends bien ; mais cependant je ne voudrais pas par mon excès d'affection pour Hélène compromettre son bonheur. Car vous aimer, être aimé de vous, je le sais bien, c'est son bonheur.

— Puissiez-vous dire vrai !

— Ah ! monsieur, je ne mens jamais, surtout pour ces choses-là. C'est trop grave : il y

va souvent du bonheur de la vie; et cette pauvre Hélène, je la voyais si attentive, si émue hier soir lorsque nous parlions de vous; ses lèvres tremblaient de plaisir, ses yeux lançaient des éclairs, son sein palpitait. Ah! monsieur le vicomte, si vous aviez pu la voir comme je la voyais, à demi-déshabillée, la tête penchée, ses beaux cheveux blonds épars sur ses blanches épaules! ah! c'est pour le coup que vous en auriez été amoureux, et vous vous seriez peu inquiété si une pauvre vieille tante était là tout près, attentive aux moindres désirs de sa nièce, soigneuse de sa santé comme de la sienne, toujours prête à lui donner de bons conseils et à lui apprendre à conserver le bonheur quand on l'a trouvé.

— Je ne doute pas de l'efficacité de vos soins pour elle, ni de l'excellence des conseils que vous lui donnez, mais j'aimerais mieux

à l'avenir que ces conseils et ces soins vinssent de moi.

— C'est entendu, monsieur le vicomte, je ne veux vous contrarier en rien. Soyez assuré que vos volontés seront toujours des ordres pour moi. Vous mettez tant de grâce dans tout ce que vous dites, que c'est un bonheur de vous obéir.

— Madame Rose, vous me flattez ; qu'attendez-vous encore de moi ?

— Rien, monsieur, rien ; je remarquais seulement quelle belle pierre vous avez au doigt.

— C'est un brillant qui n'a rien d'extraordinaire, mais s'il plaît à madame votre nièce, qui en a pourtant de beaucoup plus beaux, je me ferai un plaisir de le lui offrir... tout-à-l'heure.

La vieille fit la grimace, salua le vicomte et se retira en grommelant quelques mots peu intelligibles entre ses dents ébréchées.

M. Jules de Solanges, quand il se vit débarrassé de cette goule, respira plus à l'aise et se mit à faire quelques réflexions aussi désobligeantes pour la nièce que pour la tante.

La démarche dont il venait d'être l'objet avait froissé tous ses instincts élevés, tous ses sentiments de délicatesse et de dignité. Dans le premier moment de dégoût, il prit une résolution digne d'un gentilhomme.

Il s'habilla, glissa dans son portefeuille une somme considérable en valeurs et se fit conduire chez madame de Sirey.

Chapitre quinzième.

XV.

LES CONDITIONS FONT LES MARCHÉS.

Par un effort de volonté qui n'est pas rare chez les natures impressionnables, monsieur Jules de Solanges avait étouffé sous son dégoût l'amour qu'il éprouvait depuis si longtemps pour madame de Sirey. Ne pouvant plus

avoir d'estime pour elle, il la regardait comme une proie dont il voulait se saisir.

Sa conversation avec mademoiselle Rose n'avait été de son côté qu'une longue et froide ironie, et dans sa pensée il supputait en écoutant les propositions de la vieille fille les sommes qu'il lui faudrait dépenser pour posséder et conserver une belle maîtresse.

Les sacrifices devaient être considérables, mais l'objet avait une incontestable valeur. La seule crainte de monsieur Jules de Solanges était qu'après les avoir faits, il pourrait bien lui échapper encore.

Hélène avait jusque-là entretenu la passion du jeune homme par l'espérance. Il était résolu à la faire sortir de ses retranchements et à brusquer une fin qui ne pouvait plus être retardée désormais que par une arrière-pensée

de ruse et d'astuce. Ce fut plein de cette intention qu'il entra chez madame de Sirey.

La coquette semblait avoir deviné toutes les pensées de monsieur Jules de Solanges. Elle l'attendait dans un simple déshabillé auquel l'art et le calcul n'étaient pas étrangers. Un long peignoir de mousseline blanche, orné de dentelles, enveloppait de la tête aux pieds son corps souple et délié. Toutes ses formes s'accusaient comme celles d'un marbre antique sous les plis de l'étoffe. Ses épaules, ses bras, son sein, laissaient deviner leurs plus secrets contours, et l'incarnat rose de sa peau se révélait au regard à travers le tissu diaphane.

Elle était étendue sur un divan, les pieds chaussés dans de petites pantoufles qu'un enfant aurait tenues dans la main, les cheveux dénoués sur les épaules, les mains occupées à effiler le gland de soie de sa cordelière.

M. Jules de Solanges fut ébloui à l'aspect de cette belle créature, et il sentit renaître au fond de son cœur cette flamme ardente qui le dévorait depuis si longtemps. Mais elle n'avait plus comme autrefois le respect pour la contenir, l'estime pour en modérer les mouvements. Le jeune homme aimait, mais d'un amour âcre et brûlant, d'un amour matériel et tout égoïste, d'une passion violente, mais sans illusion, d'une tendresse fiévreuse, mais sans dévouement.

Il arrivait avec l'intention de traiter madame de Sirey de très-haut, comme une marchandise achetée dans un bazar de Constantinople; mais, à la vue de cette grande et séduisante beauté, il s'arrêta devant elle et craignit un moment de profaner par un acte indigne tant de charmes et tant de splendeur. L'œuvre était trop belle; l'acheteur n'osait

plus songer au prix qu'il la payait, et il se prenait à penser que ce prix, quelque considérable qu'il pût être, resterait toujours au-dessous de la valeur de l'objet.

Il obéit au geste gracieux que lui fit la jeune femme et prit place auprès d'elle sur un canapé.

— Vous m'excusez, n'est-il pas vrai, dit-elle, monsieur le vicomte, si je n'ai pu avoir hier le plaisir de vous recevoir? Brisée de fatigue, je m'étais mise au bain. Mais j'espérais bien que vous me dédommageriez aujourd'hui.

— Elles s'entendent, pensa M. Jules de Solanges en jetant sur Hélène un regard d'homme façonné de longue main aux ruses féminines.

Il attendit que madame de Sirey eût dit, et, comme il restait silencieux, celle-ci faillit se déconcerter.

— Eh bien! reprit-elle, vous ne me dites pas si vous m'avez pardonné.

— Je ne vous pardonnerais jamais, madame, de me priver du bonheur de vous voir, si tout en vous, même vos caprices, n'avaient des droits absolus sur ma volonté. Et, toutefois, je vous l'avouerai, j'ai hésité à venir.

— Vous avez hésité?

— Oui, madame; j'ai failli quitter Aix-la-Chapelle sans vous revoir.

— Sans me revoir! Et puis-je savoir la cause de cette hésitation, de ce beau projet, qui, heureusement pour moi, ne s'est pas réalisé?

— Il serait plus vrai peut-être de dire : « Malheureusement pour moi ! »

— Jules, vous ai-je donné le droit de parler ainsi ?

— Au moins vous ne m'avez pas donné celui de vous parler autrement.

— Soyez juste ; j'étais mariée ; que pouvais-je faire ? Trahir mes devoirs ? Vous m'auriez méprisée, et j'aurais perdu votre affection en oubliant celle que je devais à mon mari.

— Mais maintenant votre mari n'est plus là. Et moi je suis près de vous, votre main dans la mienne, et, encore une fois, je vous le demande, m'aimez-vous ?

— A quoi bon cette question, ne le savez-vous pas ?

— Non, Hélène, je ne le sais pas ; et, voulez vous que je vous dise, je ne crois pas que vous m'aimiez.

— Jules...

— Ce n'est pas votre faute, je le sais bien ; vous ne pouvez pas aimer, et j'ai eu tort, encore une fois de vous faire cette sotte question. J'aurais mieux fait de vous demander si vous voulez me permettre de vous accompagner en Italie... où vous allez, je crois.

— Qui vous a dit ?

— Parbleu ! vous le savez bien.

— Je vous assure que je l'ignore.

La réponse fut faite d'un ton affirmatif si absolu que M. de Solanges fut sur le point de croire que la démarche de mademoiselle Rose

avait été faite sans le consentement d'Hélène. Il se reprochait déjà de l'avoir cru ; mais il se repentit presque aussitôt de cette bonne pensée.

— Au surplus, qu'importe ? reprit la jeune femme. Oui, je vais en Italie, mais si vous conservez à mon égard les doutes qui outragent mon cœur, à quoi vous servirait d'y venir avec moi ?

— A mon tour, je dirai : « Qu'importe ? » Je vous aime, et partout où vous irez, j'irai.

— Pourvu que je vous le permette.

— Oh ! je ferai si bien que vous me le permettrez.

— Il ne faut jurer de rien.

— Pas même de vous plaire en faisant naître les plaisirs sous vos pas.

— Oh ! les plaisirs passent si vite !

— Mais ils se renouvellent.

— Ils laissent après eux tant de regrets !

— Et tant de souvenirs !

— Les meilleurs souvenirs, Jules, sont ceux du cœur.

—Oui, mais il n'est pas donné à tous de les connaître.

— Jules, il y a de l'ironie dans votre langage.

— Hélène, il y a dans le vôtre une pensée qui se cache. Croyez-moi, jetons nos masques et montrons-nous tels que nous sommes : vous, une femme jeune et belle, désireuse de le montrer, avide de vous l'entendre dire ;

une de ces femmes faites pour régner partout et sur tous, pour inspirer toutes les folies, pour voir tomber à ses pieds tous les trésors et tous les orgueils. Moi, je suis homme capable de vous comprendre, de satisfaire, pour un temps du moins, toutes vos fantaisies, de vous aimer jusqu'à la ruine, de vous adorer jusqu'à l'ivresse. Vous le voyez, nous sommes faits pour nous entendre. Quittons donc ces airs d'emprunt et ces beaux semblants de vertus que nous n'avons pas. Si vous n'avez pas cédé à mes vœux jusqu'à présent, c'est que vous vouliez des conditions. Je vous les accorde toutes, toutes et au-delà. Que voulez-vous encore de moi ?

— Votre main, Jules. Foi de gentilhomme, vous ferez ce que vous dites?

— Foi de gentilhomme, je le ferai.

— Vous savez à quoi vous vous engagez ?

— Je le sais. Je m'attache à vous comme un avare à son trésor.

— Vous savez les conséquences de l'engagement que vous prenez ?

— Je les connais, et je m'y résigne à l'avance.

— J'aurai tous les droits sur vous, vous n'en aurez aucun sur moi.

— C'est entendu.

— Jamais vous ne me demanderez compte de mes actions ?

— Jamais.

— Le jour où notre chaîne nous paraîtra trop lourde, nous la briserons.

— Soit, elle sera toujours légère pour moi.

— Vous ne me reprocherez jamais le présent ni le passé, et je resterai toujours maîtresse de mon avenir ?

— Accordé.

— A ces conditions, je vous abandonne le droit que vous sollicitez. Vous m'accompagnerez, et, pour vous prouver que je ne suis pas un tyran bien sévère, je vous laisse fixer le jour et l'heure de notre départ. Vous savez que nous allons en Italie.

— Je le sais.

— Mais en passant par Paris.

—Pourquoi faire ?

— Une question ! Je ne vous l'ai pas permis.

— J'aimerais mieux éviter cette ville.

— Il ne s'agit pas de ce que vous aimez le mieux. Il s'agit de ce qui me plaît davantage. Or, il me convient d'aller d'abord à Paris. J'ai besoin dans la capitale, et si vous ne voulez pas m'y accompagner, il faut le dire. Il est encore temps, je partirai seule.

M. Jules de Solanges se frotta le front et garda le silence.

— Dites, reprit la jeune femme avec un aimable sourire, voudriez-vous me prouver en me refusant que vous ne m'aimez pas, que vous ne m'avez jamais aimée ?

— Vous savez si bien le contraire que vous en abusez.

— N'êtes-vous pas ma propriété exclusive à partir de ce jour ?

— Sans doute.

— J'ai donc le droit d'user et d'abuser. N'est-ce pas le Code qui parle ainsi?

— Oui, mais le cœur tient un autre langage.

— Ne m'avez-vous pas dit que je n'en avais pas? Je tiens à justifier vos paroles.

— Vos actes suffiront à le faire.

— Vous n'avez donc aucune illusion?

— Aucune.

— Eh bien, ni moi non plus.

— Nous devons alors nous entendre à merveille, et je ne suis étonné que d'une chose...

— De quoi donc?

— C'est que nous connaissant l'un l'autre si bien, nous songions à parcourir ensemble les mêmes chemins. Lequel de nous deux conduira l'autre ?

— Belle question ! je croyais l'avoir déjà résolue. C'est la première condition que nous ayons stipulée au contrat.

— Vous avez mille fois raison, mais que voulez-vous, je ne suis pas encore habitué à mon esclavage.

— Cela viendra. Ainsi donc nous passerons par Paris.

Puisque vous le voulez...

— Vous voilà comme je vous aime et tel que je vous avais rêvé.

— Prenez garde au réveil.

— Bah! j'y suis préparée. Un jour vous aurez assez de moi et un petit mot bien poli m'annoncera que je ne dois plus vous revoir.

— Je ne veux pas plus que vous répondre de l'avenir, mais je jurerais volontiers qu'un beau matin un petit billet parfumé me fera voir que vous êtes partie, emportée sur les ailes d'un nouvel amour.

— Au moins nous sommes avertis, et que cette fantaisie prenne à l'un ou l'autre de nous, nous n'en serons pas étonnés.

— Un homme averti en vaut deux.

— Une femme sur ses gardes en vaut quatre.

— Je ne puis rien vous apprendre.

— Vous êtes trop savant pour que je puisse vous enseigner quelque chose.

— Entre nous point de fausse pudeur, point de fausse délicatesse. Promettez-moi de mettre toujours les points sur les *i*.

— C'est le moyen d'être toujours d'accord.

— Ou du moins de nous brouiller à bon escient.

— Pour commencer voici un portefeuille que madame votre tante m'a bien recommandé de vous apporter. Elle prétend que sa vue aura sur vous plus d'influence que mes paroles.

— Ma tante est une femme pleine de jugement.

— Il y a un mot à son adresse.

— Vous êtes un homme charmant.

— Et vous une femme précieuse.

— Vous m'estimerez ce que je vous coûte?

— Non, madame, ce que vous valez.

— Vous êtes encore galant au milieu de votre franchise.

— Un reste d'habitude.

— Que vous garderez, je l'espère.

— Aussi longtemps qu'il vous plaira.

— Vous parlez d'or et vous agissez de même.

— C'est vous qui m'inspirez, madame, et je puise dans vos yeux toutes les idées que j'exprime et toutes celles que je pratique.

Le jeune homme s'était penché vers Hélène, et ses lèvres effleuraient les boucles dénouées de la jeune femme. Celle-ci ne se dé-

fendit pas, et elle permit aux bras de M. de Solanges d'enlacer sa taille souple que le simple vêtement de mousseline défendait du contact de la main. Sous cette pression le corps d'Hélène s'inclina sur l'épaule de Jules, et les deux bouches s'unirent dans un long baiser.

Le marché fut ainsi conclu, et les conditions en furent sur-le-champ scellées.

Le lendemain deux chaises de poste entraînèrent les deux amants vers Paris, où ils ne s'arrêtèrent que trois jours, et de là ils gagnèrent les frontières de l'Italie. Nice fut leur première relâche.

Cependant, fidèle aux engagements qu'elle avait pris, mademoiselle Rose resta à Paris, se réservant seulement le droit de rejoindre sa nièce lorsque celle-ci l'appellerait auprès d'elle.

M. Jules de Solanges, en entrant dans cette vie d'aventures, savait donc parfaitement ce qu'il faisait, où il allait, quel était le triste but auquel il tendait. Ce qu'il regardait au premier jour comme un simple lien de galanterie qu'il pourrait briser d'un mot comme il l'avait scellé d'un baiser, devait bientôt prendre une extension, une force dont il n'avait pas soupçonné le germe dans son cœur. Nous allons suivre cette passion dans ses développements, et montrer à quelles sources impures elle puisait l'énergie qui allait, un jour prochain, aboutir à une catastrophe que tous nos lecteurs ont prévue.

Chapitre seizième.

XVI.

UN BOUQUET ET SES CONSÉQUENCES.

A Nice, à Florence, à Rome, à Naples, à Palerme, où les deux jeunes gens habitèrent successivement pendant un an que dura leur voyage d'Italie, il ne se donna pas une fête, pas un bal, pas un spectacle où Hélène ne parût

triomphante, splendide, belle à faire pâlir d'envie toutes les femmes, séduisante à ravir le cœur de tous les hommes, capricieuse à les faire damner tous.

Partout où elle paraissait, un essaim de jeunes gens formait son cortége habituel ; à son appel, les salons devenaient déserts, et le sien s'encombrait de tout ce qu'il y avait d'illustre et d'élégant dans la ville. Elle exerçait enfin une séduction si grande que parfois une partie de son cortége l'accompagnait dans sa nouvelle résidence lorsqu'elle quittait une ville pour une autre.

Néanmoins, M. Jules de Solanges était constamment auprès d'elle. Il s'enorgueillissait, au lieu d'en gémir, des ovations dont Hélène était l'objet ; il en prenait sa part comme d'une chose à laquelle il avait contribué et dont il avait fait en grande partie les

frais. Son attachement pour cette femme se mesurait aux sommes immenses qu'il avait dépensées pour elle. Il croyait l'avoir achetée assez cher pour qu'elle fût devenue son bien, et il avait complétement mis en oubli les conditions qui avaient été faites de part et d'autre à l'auberge d'Aix-la-Chapelle; ou plutôt les rôles étaient complétement changés. Jules commandait et c'était Hélène qui obéissait.

Disons-le, pour ne pas donner le temps à nos lecteurs de prendre le change, Hélène obéissait sans répugnance, avec empressement même, non que l'amour eût enfin jeté des germes dans le terrain stérile de son cœur, non que l'habitude eût consacré pour elle une liaison sans base et sans valeur; mais M. Jules de Solanges, s'il prétendait posséder Hélène comme on possède un objet d'art ou

de luxe, pour en user et le montrer, avait en même temps pour elle les soins et les précautions d'un fin collectionneur pour un beau tableau original, pour une médaille rare et précieuse. Il ne négligeait rien pour la mettre en relief, pour faire valoir sa beauté, pour faire briller son esprit, pour l'environner de tout ce que le luxe, le confortable et l'opulence ont pu imaginer de plus spendide et de plus parfait. Les moindres désirs d'Hélène à cet égard étaient toujours satisfaits, souvent prévenus, quelquefois même provoqués. Elle n'avait pas la peine de songer à se rendre belle, M. de Solanges y pensait pour elle, mieux qu'elle et plus qu'elle.

Ce genre de vie convenait parfaitement à la nature vaine et ambitieuse de la jeune femme. Jamais elle n'aurait pu trouver chez un autre que M. Jules de Solanges cette générosité sans

bornes, cette libéralité sans limites, cette satisfaction complète de tous ses goûts, de toutes ses fantaisies, de tout ses désirs. Elle tenait donc à M. le vicomte de Solanges par les seuls liens qui pussent avoir un peu de solidité dans cette âme mercenaire; elle y tenait parce que son second était introuvable. M. de Solanges y dépensait les sommes considérables qu'il avait reçues du sort en traversant Ems et Bade, il y jetait sans compter celles que son père lui envoyait. Hélène était son luxe, sa gloire, sa folie pour laquelle rien ne lui coûtait, pour laquelle tout sacrifice devenait une joie, une fête, un plaisir. Jules passait littéralement ses journées à rêver de nouvelles dépenses et à inventer de nouveaux moyen de progalités, à imaginer de nouvelles magnificences. Mais aussi, en propriétaire jaloux d'un bien qui lui coûtait si cher, il avait l'œil ouvert sur tous ceux qui approchaient Hélène, son regard surveil-

lait avec soin ses moindres démarches, étudiait ses moindres gestes, ses moindres paroles. Souvent Hélène s'était plainte de cette sorte d'inquisition dont sa conduite était l'objet. Il se contentait de lui répondre froidement :

— Je vous paie assez cher, madame, pour que vous soyez tout entière à moi.

Alors madame de Sirey rongeait son frein d'or et gardait le silence.

Vis-à-vis des courtisans d'Hélène M. Jules de Solanges était encore plus net et plus explicite. Lorsqu'il soupçonnait l'un d'eux d'un attachement trop sérieux ou trop vif pour la belle française, il allait droit à lui, le priait poliment de s'occuper d'une autre femme, et si l'amoureux persistait dans ses prétentions, il lui envoyait deux amis, deux espèces d'estafiers qu'il traînait après lui pour l'obliger de leur

présence dans ces petites rencontres. M. Jules de Solanges était de première force à toutes les armes et il était rare que ses adversaires s'en revinssent sains et saufs des parties de campagne auxquelles il les avait conviés.

La renommée de ces exploits n'avait pas tardé à se répandre dans le pays qu'il visitait, et elle l'avait même précédé dans la plupart des cités où il vint successivement s'établir. Cette sinistre réputation avait un peu diminué la cour de madame de Sirey et attiédi l'ardeur de ses adorateurs. Celle-ci en soupçonna la cause lorsqu'il était trop tard déjà pour la faire cesser. Un incident insignifiant en apparence devait lui ouvrir les yeux sur sa position et lui faire mieux sentir la pesanteur des fers qu'elle s'était donnés.

C'était à Palerme, un soir qu'après une journée brûlante, elle se faisait traîner en ca-

lèche découverte, parmi les autres élégantes de la ville, sur la promenade de la Conca d'Auro.

Son équipage était le plus brillant, sa toilette la plus belle,sa beauté la plus splendide. Chacun l'admirait au passage et jetait sur sa route des exclamations enthousiastes. M. Jules de Solanges, à cheval auprès de sa voiture, semblait l'escorte obligée du trésor que traînaient quatre magnifiques chevaux barbes. Cependant, au milieu de la promenade, M. de Solanges rencontra deux cavaliers de sa connaissance qui le retinrent quelques minutes à causer. Pendant ce temps-là, le regard du vicomte, qui n'avait pas quitté un instant la calèche de madame de Sirey, vit un jeune cavalier s'approcher de la voiture et saluer courtoisement Hélène. M. de Solanges reconnut en lui un jeune Anglais qu'il avait rencontré

quelques jours auparavant à un bal chez le prince P..., et qui avait paru absorbé durant toute la nuit dans la contemplation des charmes de madame de Sirey. C'était un de ces jeunes enfants d'Albion, blanc et blond, aux yeux bleus, à la taille fine et élancée, au regard doux et fin. Il était beau. Le duvet de l'adolescence ombrageait à peine sa lèvre. Ses blonds cheveux flottaient au souffle tiède de la brise, et un dernier rayon du soleil couchant dorait son front pâle comme les vieux marbres d'Agrigente.

Que se passa-t-il dans le cœur de madame de Sirey en reconnaissant tout-à-coup auprès de sa voiture le gracieux étranger dont elle avait su captiver les regards à la fête du prince P...? quel souvenir traversa cette froide pensée en retrouvant près d'elle ce jeune homme, cet enfant, dont elle s'était plu,

suivant ses traditions habituelles, à troubler l'âme par ces mille jeux de coquetterie dont elle possédait le terrible secret? Un sourire erra sur ses lèvres et sa main serra plus vivement l'éventail qu'elle balançait. Dans les yeux bleus du jeune homme, elle vit briller l'éclair d'une passion naissante, et la bouche tremblante du jeune lord n'avait plus rien déjà à lui apprendre.

— Madame, lui dit-il, en s'exprimant avec aisance en français, permettez-moi de profiter de cette heureuse rencontre pour me mettre à votre disposition et à votre service. Quoi qu'il arrive, si jamais vous aviez besoin de moi souvenez-vous de lord A...

Le nom du jeune homme eut un écho chez madame de Sirey qui le répéta tout bas. Le cavalier après avoir salué la jeune femme allait se retirer. La voix d'Hélène le retint. La

curiosité, un autre sentiment peut-être la poussait à retenir près d'elle le jeune insulaire et à profiter d'un instant de liberté pour s'ouvrir à tout hasard cette nouvelle relation.

Le sable de la promenade était uni, les chevaux allaient au pas, on pouvait échanger quelques mots sans craindre qu'ils fussent entendus des passants.

— J'accepte, dit-elle, mais de grâce éloignez-vous bien vite.

— Est-ce un ordre, est-ce une prière?

— Ce que vous voudrez, choisissez, mais éloignez-vous, j'ai peur... pour vous.

— Pour moi! oh! alors je reste.

Le jeune homme avait à peine dit ces mots que M. Jules de Solanges arrivant au galop de

son cheval atteignait l'autre côté de la calèche. Il salua poliment le gentleman et celui-ci lui rendit froidement son salut.

—Madame, dit-il à Hélène qui était devenue pâle comme une morte, j'avais le dessein de vous présenter le jeune lord A... qui vient de nous arriver à Palerme, mais je m'aperçois qu'il n'a pas attendu ma présentation et qu'il s'est présenté de lui-même.

Puis s'adressant au jeune Anglais :

—Lord A... lui dit-il, vous plairait-il de faire avec moi un tour de promenade?

— Volontiers, fit le gentleman.

— Monsieur ! s'écria Hélène en regardant avec une sorte d'effroi M. Jules de Solanges.

— Eh ! quoi donc, madame, reprit celui-ci

en souriant ; quel intérêt prenez-vous à notre promenade ? Oh ! soyez tranquille, nous suivrons votre voiture et si vous n'entendez pas notre conversation, du moins entendrez-vous toujours le fer de nos chevaux.

Les deux cavaliers laissèrent passer en avant la calèche de madame de Sirey et se mirent à cheminer lentement derrière. Le sujet de leur entretien était-il bien sérieux ? Les passants n'auraient pu décider cette question à voir la bouche rieuse et de l'air dégagé de M. de Solanges auprès du front soucieux et de la tournure sévère et digne du jeune lord. Après quelques minutes d'entretien, ils se saluèrent et chacun d'eux prit sa route de côtés opposés ; l'Anglais tourna le dos à la calèche et M. de Solanges, au contraire, continua de la suivre. Mais en retournant à la ville, à l'endroit où la foule des promeneurs commençait à s'épaissir, un cavalier

passa comme un trait, auprès de madame de Sirey. En même temps un bouquet tomba aux pieds de la jeune femme. Elle le ramassa et sous les fleurs elle trouva un billet sur lequel elle lut les mots suivants tracés au crayon :

« Je vous aime! Demain peut-être je ne pourrai plus vous le dire. Pardonnez-moi donc aujourd'hui mon audace, et si je meurs pour vous, conservez ces fleurs en mémoire de celui qui aurait voulu vous affranchir et vous rendre heureuse.

» Lord A.... »

Hélène sentit son cœur se gonfler en lisant ces lignes, et, pour la première fois de sa vie elle devint triste et rêveuse à la pensée qu'un homme allait risquer sa vie pour elle. L'image de ce bel adolescent la poursuivit jusqu'à son hôtel ; sa voix retentissait incessamment à

son oreille. Une singulière envie de le revoir, de l'entendre encore, saisit le cœur de la jeune femme; elle forma mille projets pour atteindre ce but, et, dans sa préoccupation, elle froissait une à une les fleurs du bouquet qu'on lui avait jeté. Enfin, elle parut prendre son parti. Elle écrivit un seul mot sur un billet : « Venez », et le confia à une camériste en qui elle avait confiance. Elle attendit.

Tout-à-coup la porte de sa chambre s'ouvrit lentement; le cœur de la jeune femme battit plus vite; elle se retourna pour saluer du regard le gentleman qu'elle attendait. Ce fut M. Jules de Solanges qui se présenta devant elle.

Madame de Sirey se leva de son fauteuil comme poussée par un ressort, et ses yeux effrayés se fixaient sur le visage impassible de son amant. Elle avait peur. Celui-ci lui fit

signe de se rasseoir, et lui-même, sans proférer une seule parole, tira un fauteuil et s'assit près d'elle. Puis, s'accoudant de son côté avec le flegme d'un homme sûr de lui :

— Vous êtes étonnée de me voir, dit-il : ce n'est pas moi que vous attendiez.

— D'où savez-vous? s'écria Hélène.

— Ce billet, fit Jules en tirant de son sein la lettre qu'elle venait d'écrire à lord A....

Il alluma le papier à la bougie et le jeta enflammé sur les dalles de marbre de la chambre, où il se consuma.

Madame de Sirey avait eu le temps de reprendre son assurance et son énergie. Ce fut elle qui entama l'explication.

— Monsieur, dit-elle, vous savez que nous ne sommes pas mariés.

— Je le sais, répliqua froidement le vicomte.

— Vous savez que j'ai le droit de rompre, quand je le voudrai, les liens fragiles qui nous unissent?

— Je le sais ; mais ces liens vous ne voudrez pas les rompre.

— Pourquoi, s'il vous plaît ?

— Parce que si vous les rompez, je tuerai le jeune lord A.... qui vous a jeté ce soir les fleurs que vous effleuillez en ce moment.

— Vous le tuerez, monsieur ; cela n'est pas dit.

— Non, cela n'est pas dit, si vous consentez à quitter Palerme demain.

— Jamais, monsieur ; c'est assez de faiblesse comme cela. Je me réveille enfin ; je redeviens moi-même, et je m'affranchis du joug sous lequel je gémis depuis trop longtemps...

— Vous n'aimez donc pas ce jeune homme?

— Que vous importe?

— Il m'importe beaucoup vraiment. Je souhaite, — mais je n'ose me bercer d'une aussi folle espérance, — je souhaite que vous l'aimiez, et que vous l'aimiez véritablement.

— Eh bien! oui, je l'aime... je l'aime de toute mon âme.

— En êtes-vous bien sûre?

— Vous en doutez! Attendez...

Madame de Sirey fit retentir un timbre. Sa caméristе parut.

— Andréa, dit-elle, faites mettre mes chevaux, et préparez ma toilette de nuit.

— Qu'allez-vous faire? reprit le vicomte.

— Vous avez empêché lord A.. . de venir chez moi lorsque je l'appelais, je vais chez lui.

— Vous n'irez pas?

— Et qui m'en empêchera?

— Moi.

— Point de violence, monsieur; si le gentilhomme a oublié nos conventions d'autrefois, l'homme, du moins, se souviendra que je suis une femme.

— Je n'ai garde de l'oublier, et la violence n'est pas ce que vous avez à redouter. Vous savez bien que je n'en userai pas. Mais je me bats demain matin avec lord A...., et je vous donne ma parole d'honneur que si vous passez le seuil de cette porte, je le frapperai à mort... Si, au contraire, vous voulez bien entendre la voix de la raison, eh bien ! vous savez que je ne suis pas impitoyable, je lui ferai une simple saignée au bras, ou, mieux encore, je suis homme à retirer ma provocation. Grâce au ciel, ma réputation n'est pas à faire, et je peux fort bien ménager cet adolescent sans m'exposer au sarcasme d'une mauvaise langue.

— Savez-vous, monsieur, que la tyrannie que vous exercez sur moi est une chose indigne ; savez-vous bien que je ne vous aime plus ?

— Je sais, du moins, que vous ne m'aimez pas ; mais moi, madame, je vous aime ; mais moi j'ai besoin de vous ; vous êtes essentielle à ma vie, vous en êtes le complément indispensable. Si je ne vous avais plus là pour vous voir, pour jouir de votre beauté, pour mettre au pillage tous ces trésors que les autres convoitent, mais dont ils ne peuvent approcher ; si je ne vous avais plus à étreindre dans mes bras, à serrer contre mon sein, à presser contre mes lèvres, je crois que j'en mourrais. Comprenez-vous maintenant pourquoi je suis jaloux ?

— Ce que je comprendrais, monsieur, c'est que vous me teniez quitte de vos sentiments égoïstes.

— Ne parlez pas d'égoïsme, Hélène ; tout ce que j'ai n'est-il pas à vous ?

— Oui, vous savez parer votre victime. Mais je vous en avertis, ma patience est à bout, et que ce soit aujourd'hui, que ce soit demain, je suis décidée à rompre ma chaîne.

— Non, vous ne romprez rien, croyez-moi, pas même la tige de cette rose que vous maltraitez si fort. Elle doit vous être chère cependant.

— Oui, monsieur, car je la paie au prix de ma liberté.

— Liberté, liberté, c'est un mot, Hélène. N'êtes-vous pas la plus libre des femmes?

— Libre d'adorer qui je déteste et de fuir qui j'aime.

— Vous devriez au moins ménager davantage mon amour.

— Votre amour, c'est comme ma liberté, un vain mot.

— Soit, mais vous ne sortirez pas ce soir, n'est-ce pas ?

— Si vous me promettez...

— De ménager ses jours? Ah! Hélène, vous l'aimez donc bien ?

— Je vous l'ai dit.

— Bast! pour quelques semaines ; le caprice d'un moment.

— Pour jamais, monsieur ; la passion de toute ma vie.

— Bon, je n'en crois rien. Mais n'importe, je tiendrai la promesse que je viens de faire, et pour preuve...

M. Jules de Solanges se mit à tracer à la hâte quelques lignes sur le bureau de madame de Sirey. Quand il eut terminé, il les présenta à Hélène.

— Lisez, dit-il, et jugez ensuite.

Madame de Sirey lut. C'était une lettre adressée à lord A..., dans laquelle M. de Solanges s'excusait de sa provocation et le priait instamment de la considérer comme non avenue.

— Sans conditions? demanda Hélène.

— Sans autre condition que celle que je vous ai faite tout-à-l'heure ; demain vous quitterez Palerme. Vous hésitez?

M. Jules de Solanges avait repris la lettre des mains de madame de Sirey. Il fit le geste

de la déchirer par le travers. La main d'Hélène arrêta la sienne.

— Non, Jules, dit-elle, je n'hésite plus. Nous partirons demain.

L'accent dont Hélène prononça ces paroles avait quelque chose de sombre et de sinistre qui aurait frappé tout homme moins préoccupé de son triomphe que ne l'était M. de Solanges.

— J'étais sûr, s'écria-t-il, que vous finiriez par entendre raison.

Il plia la lettre, la glissa dans une enveloppe, et la remettant à Hélène après l'avoir cachetée :

— Je ne veux pas même être soupçonné, Hélène, ajouta-t-il. C'est vous qui ferez remettre cette lettre à son adresse.

Jules porta galamment la main de la jeune femme à ses lèvres et sortit.

A peine avait-il franchi le seuil de la chambre que madame de Sirey, laissant tomber sur son pupitre la lettre que son amant venait d'écrire :

— Oui, dit-elle, je la lui ferai remettre; mais elle ne sera pas seule.

Elle se mit à son bureau, et, d'une main rapide, elle écrivit une seconde lettre. Puis elle brisa le cachet de celle de Jules, glissa les deux billets dans une nouvelle enveloppe qu'elle s'empressa de cacheter, et remit le pli à sa camériste qu'elle avait appelée.

— D'où vient, dit-elle, que la lettre que je vous ai remise tantôt n'ait pas été portée à son adresse?

— Je l'ai confiée au valet de pied de madame, dit Andréa. Si elle n'est pas parvenue, c'est à lui qu'il faudrait s'en prendre. Madame veut-elle que je le fasse venir?

— Inutile, fit Hélène. Remettez-lui cette lettre, et dites-lui cette fois que c'est de la part de M. le vicomte.

Andréa disparut emportant la lettre.

— Je vis ici dans un cercle d'espions, murmura Hélène. Mais ils auront beau faire, je saurai tromper leur surveillance.

Chapitre dix-septième.

XVII.

LE DERNIER SACRIFICE.

Le lendemain, le *Palermo* entraîna les deux amants vers Naples, et de Naples, ils se dirigèrent sur Venise. M. Jules de Solanges avait résolu d'y passer l'été.

Il y trouva des lettres de sa famille. Ces let-

tres étaient pleines de reproches. On savait quelles folies il avait faites, quelles folies il faisait; on savait pour qui, et les conseils d'une mère, les paroles graves d'un père essayaient d'arracher Jules aux bras de la femme étrange qui consumait et sa vie et sa fortune. M. le comte de Solanges avait encore fait des sacrifices pour son fils, il lui envoyait une somme assez considérable, mais, disait-il, ce serait la dernière s'il ne rompait sur-le-champ sa liaison ruineuse.

Hélène, en effet, était un gouffre, et on aurait pu la surnommer le crible, comme jadis cette Phryné d'Athènes dont les mains laissaient échapper l'or à mesure que les voluptueux contemporains de Périclès le faisaient tomber des leurs mains dans les siennes.

Depuis son départ de Palerme surtout, elle avait affiché mille goûts extravagants et pro-

voqué des dépenses devant lesquelles la prodigalité même de M. de Solanges avait reculé. C'était la première fois.

En arrivant à Venise, elle voulut avoir un palais sur le Grand-Canal, et il fallut le louer fort cher, parce que ces habitations royales étaient en ce moment très-rares. Dans ce palais immense, tout peuplé de grandes peintures et de marbres séculaires, il fallut un train proportionné et un mobilier considérable. Puis vinrent les gondoles, gondoles de jour, gondoles de nuit, gondoles de promenade, gondoles de visite, gondoles de fêtes, avec leurs barcarols en petite ou en grande livrée, suivant les circonstances. Dans les gondoles de promenade, on voulait des musiciens pour bercer sur les ailes de l'harmonie les rêves inspirés par l'Adriatique. Quant aux toilettes, on n'eut rien à ajouter pour les rendre les

plus belles et les plus élégantes de la ville des doges. Venise n'avait pas une princesse de sang royal qui pût lutter avec Hélène de luxe et de magnificence.

Devant ces exigences sans cesse renaissantes M. Jules de Solanges était sans force pour résister. Depuis la dernière aventure de Palerme, il s'était repris à aimer Hélène d'une passion ardente. C'était chez lui comme un vertige. Cette femme aspirait par tous les pores la vie du jeune homme.

Une pareille existence ne pouvait longtemps durer. Les dernières largesses paternelles furent bientôt englouties avec tout le reste, et un jour M. Jules de Solanges se trouva dans l'impossibilité de satisfaire une fantaisie nouvelle de sa maîtresse. Madame de Sirey avait envie d'une madone du Corrège dont on demandait vingt mille écus. Jules n'avait que la

moitié de cette somme; et il avait fait deux fois déjà la sourde oreille au caprice d'Hélène. Celle-ci ne se tint pas pour battue et revint à la charge une troisième fois.

— C'est singulier! dit-elle, je croyais trouver en me réveillant cette Vierge du Corrège dont j'ai tant envie, suspendue au mur de ma chambre. J'avais rêvé que vous m'aviez fait cette galanterie.

M. de Solanges ne répondit pas.

— Ah! Jules, qu'ils sont loin de nous, poursuivit-elle, ces temps où je n'avais pas même la peine de rien désirer, où tous mes vœux étaient comblés avant que je ne les eusse formés, où vous alliez au-devant de tous mes caprices, où vous devanciez toutes mes fantaisies... Mais alors, Jules, vous m'aimiez.

— Et aujourd'hui, je ne vous aime plus, voulez-vous dire? fit le vicomte.

— C'est, en effet, ma pensée.

— Regardez autour de vous, voyez ce luxe qui vous environne, voyez ces bronzes, ces marbres, ces peintures, cet or qui ruisselle partout, mirez-vous dans cette glace, énumérez toutes les richesses de votre toilette, de vos parures, dites s'il y a au monde de plus belles dentelles, de plus belles étoffes, de plus riches écrins que les vôtres? Interrogez le premier cavalier ou le premier barcarol qui passe, demandez-lui quelle est la femme de Venise qui étale le plus de faste, qui jette autour d'elle le plus de splendeur, qui satisfait le plus aisément ses coûteux caprices, tous vous répondront : « C'est la signora Hélène, c'est madame de Sirey! » Que voulez-vous de plus? N'ai-je pas fait assez pour vous, ne suis-je pas

prêt encore à tenter pour vous les sacrifices possibles?

Madame de Sirey avait écouté cette énumération les mains croisées, avec un mouvement de fébrile impatience. Quand le vicomte eut fini, elle secoua tristement la tête et un sourire d'ironie crispa ses lèvres effilées.

— Vos reproches ne m'atteignent pas, monsieur, dit-elle, et je négligerais d'y répondre, si mon silence ne devait être considéré par vous comme un acquiescement tacite à vos paroles. Vous me parlez des dépenses que vous avez faites pour moi, du luxe que vous m'avez donné; et moi, monsieur, n'ai-je pas dépensé ma vie avec vous, ne vous ai-je pas donné le luxe de ma beauté et de mes dix-huit ans, ne vous ai-je pas enrichi, moi aussi, de mes triomphes et de mes caresses? Cette existence dorée que vous m'avez faite, un autre

me l'aurait faite comme vous ; je vous ai rendu tout ce que vous m'avez donné, partant nous sommes quittes. Vous devez vous estimer trop heureux d'avoir obtenu la préférence.

— Hélène, je ne vous reproche rien, je vous fais seulement observer que jusqu'à présent tous vos vœux ont été comblés à souhait.

— Oui, même lorsque vous m'interdisiez à Palerme le droit d'écouter les inspirations de mon cœur.

— Hélène, n'évoquez pas ce souvenir, croyez-moi.

— Oui, tous mes vœux ont été comblés, vous avez raison, mais vous m'avertissez qu'à l'avenir ils ne le seront plus.

— Ils ne le seront plus lorsqu'ils ne seront pas raisonnables.

— Raisonnables ! voilà votre grand mot, à vous autres hommes, quand vous voulez rompre avec vos maîtresses.

— Et qui donc vous parle de rompre?

— Vous, parbleu ! N'est-ce pas vouloir rompre que de me refuser une bagatelle que je désire et que je vous ai demandée déjà trois fois ?

— Cette bagatelle, comme il vous plaît de la nommer, Hélène, est trop coûteuse pour moi en ce moment ; ce caprice de belle peinture qui vous prend tout-à-coup, je ne suis pas en position de le satisfaire en ce moment.

— A la bonne heure ! voilà qui est plus

franc et plus clair. Vous ne pouvez plus faire de sacrifices pour moi ; eh bien , n'en faites plus ; vous ne pouvez plus satisfaire mes goûts, mes caprices, qu'importe ! un autre les satisfera ; vous ne pouvez pas me donner ce tableau, un autre me le donnera ; je le veux, je l'aurai.

— Hélène, vous me connaissez, vous savez que de telles paroles sont téméraires.

— Jules, vous ne me connaissez pas, vous ignorez que ce que je veux , Dieu le veut !

— Je vous jure que si je ne vous donne pas ce tableau, personne au monde ne vous le donnera.

— Je vous jure que s'il n'est pas ici dans deux heures, apporté de votre main, il le sera dans trois de la main d'un autre.

— C'est ce que nous verrons.

— Mon Dieu! oui, c'est ce que vous verrez.

Sur ces mots, Hélène se retira et laissa M. Jules de Solanges seul en proie à ses réflexions.

— Serpent lié à sa proie! s'écria-t-il. En vain j'essaie de dénouer ses anneaux; plus mes efforts sont grands, plus je les sens se multiplier et m'étreindre. Cette femme me fascine et m'énerve. Je l'ai achetée si cher que je redoute de la perdre, alors même qu'elle excite ma colère et que je me surprends à la détester.

Le jeune homme se laissa tomber dans un fauteuil et pencha son front sur sa main. En ce moment, un valet de chambre entra et informa le vicomte qu'un homme demandait à lui parler.

— Il se nomme Abraham, dit le domestique.

— Abraham! c'est la Providence qui l'amène. Faites-le entrer.

Maître Abraham était un juif à qui M. de Solanges avait ordinairement recours dans les moments difficiles.

— Monseigneur, dit le juif en entrant, vous m'avez fait demander ?

— Non, mais qu'importe. Vous arrivez à merveille.

— Monseigneur a donc besoin de mes petits services?

— Peut-être bien. Pouvez-vous me procurer vingt mille écus?

— Vingt mille écus, c'est une lourde somme.

— Je le sais, mais sur de bons gages...

— Sur de bons gages, monseigneur?

— Oui, sur des bijoux, sur des objets d'art précieux. Vous me trouverez cela aisément.

— Aisément, c'est facile à dire.

— Vous êtes trop habile, maître Abraham, pour que ce ne soit pas pour vous aussi facile à faire. Mais je vous avertis que je suis pressé.

— Combien de temps me donnez-vous pour réunir cette somme?

— Une heure.

— Une heure! c'est trop peu.

— Dites alors le temps qu'il vous faut.

— Il me faut jusqu'à demain matin.

— Alors, l'affaire est impossible.

— Ce soir ?

— Il sera trop tard.

— Dans cinq heures ?

— Trop tard encore.

— Dans trois heures ?

— Trop tard, vous dis-je, trop tard.

— Cependant, il faut bien que j'aie le temps de chercher, et ce qui est plus difficile, de trouver.

— Cela ne me regarde pas, monsieur Abraham ; arrangez-vous pour me donner la somme

dans une heure et demie au plus tard, sinon ne vous en occupez pas.

— Au moins, si vous me donniez deux heures entières.

— Deux heures ! bast ! de la menace à l'action il y a loin, dit le vicomte en se parlant à lui-même. D'ailleurs, qui donc serait là tout prêt à sacrifier soixante mille francs au caprice d'une jolie femme ? Les gens qui me ressemblent sont rares. Allons, maître Abraham, va pour dans deux heures.

— Si monseigneur voulait maintenant avoir la bonté de me montrer les joyaux sur lesquels il compte emprunter la somme ?

— En voici quelques-uns, fit M. de Solanges en vidant sur la table tous les bijoux qu'il possédait pour son usage particulier.

Le juif les prit un à un, les examina avec le plus grand soin, et les remettant dans le coffret :

— Oui, dit-il, ceci peut répondre pour la moitié de la somme, mais pour le reste?

— Pour le reste, maître Abraham, je vous donne ce Christ de Donatello, un chef-d'œuvre que j'ai payé quinze mille écus, cette madone du Pérugin, ces deux dessins de Raphaël, ce croquis de Michel-Ange, ces trois enfants d'Annibal Carrache, et ce que j'ai de plus beau, ce Bassan que vous voyez dans ce panneau.

— Ce n'est pas assez, monseigneur. Les objets d'art, vous le savez bien, n'ont qu'une valeur de convention, et je ne trouverai jamais plus de cinq mille écus de tout cela. C'est donc encore une somme pareille qu'il faut couvrir.

Que vous importe, d'ailleurs, est-ce que vous ne reprendrez pas tout cela au bout de quinze jours ?

— Dans quinze jours, non ; dans un mois, oui.

— Dans un mois ! fit le juif en reculant de trois pas. Dans un mois ! comment voulez-vous que je propose à mes confrères une affaire à si long terme ?

— Vous appelez un mois un long terme ? Allons ! Allons ! maître Abraham, je vois que vous ne voulez pas faire l'affaire.

— Est-il possible de dire cela, lorsque vous me voyez faire tout ce que vous voulez pour vous obliger. Mais un mois, c'est trop long.

— Je n'aurai d'argent que dans un mois,

ainsi donc il faut bien que vous en passiez par là si vous voulez conclure.

— Mais songez donc que pour un mois on va me demander un escompte considérable, et vous savez bien que je n'aime pas à écorcher les personnes qui m'honorent de leur confiance.

— Je sais, maître Abraham, que le plus grand désintéressement préside à toutes vos actions et que si vous prêtez de l'argent à gros intérêt, c'est uniquement pour obliger l'humanité ; mais laissez vos scrupules, je paierai l'escompte qu'il faudra.

— Du moment que vous l'exigez... Mais c'est vous-même, monseigneur, qui le voulez absolument. Ajoutez donc à ces objets cette petite Vierge de Vinci, ce panneau de l'Albane, cette bataille de Jules Romain, ce naufrage de

Tempesta, ce martyre de Saint-Laurent par Giorgione et enfin cette petite sculpture de Benvenuto, et vous aurez vos vingt mille écus dans deux heures.

— En voilà déjà une que vous passez à discuter les conditions de notre marché. Mais hâtez-vous donc.

— Tout de suite, monseigneur, tout de suite ; mais dans un mois, jour pour jour, vous vous engagez à payer la somme de quatre-vingt millé livre.

— Vingt mille livres d'escompte, pour un mois, y pensez-vous?

— A tout autre qu'à vous j'en aurais demandé quatre-vingt-dix mille.

— Allons, j'ai hâte d'en finir, je vous ren-

drai soixante-quinze mille livres, pas un sequin de plus.

— Oh ! vous ajouterez bien deux mille livres pour la commission. C'est mon petit bénéfice, monseigneur.

— Oui, oui, maître Abraham, je les connais vos petits bénéfices. Vous aurez mille livres, voilà tout. Maintenant allez vite.

Maître Abraham sortit en faisant forces salutations et en promettant de revenir dans une heure.

— Allons ! fit le vicomte, encore ce sacrifice, mais ce sera le dernier.

Chapitre dix-huitième.

XVIII.

LA FIN D'UNE LIAISON DANGEREUSE.

Le juif fut exact au rendez-vous. Les deux heures n'étaient pas encore écoulées que sa gondole s'arrêtait au pied de l'escalier de marbre du palais habité par M. Jules de So-

langes et sa maîtresse. Il remit au vicomte les soixante mille livres, lui fit signer un acte de vente à réméré des objets donnés en nantissement et se hâta d'enlever joyaux, bijoux, tableaux et sculptures. En moins d'un quart-d'heure tout fut terminé. L'appartement particulier de M. de Solanges ressemblait à un désert.

Le vicomte avait commandé sa gondole. Il descendit au Grand-Canal presque sur les talons de maître Abraham et ne tarda pas, grâce à la vigueur de ses bacarols, à le laisser derrière lui. Il se fit conduire chez le marchand auquel appartenait le Corrège si ardemment désiré. Il arrivait trop tard, le tableau venait d'être vendu.

— A qui? demanda le vicomte.

— A un étranger dont j'ignore le nom et la

demeure. Il a acheté, il a payé et il a emporté.

Telle fut la réponse du marchand, elle parut rassurer le jeune homme.

Toutefois il se ravisa au moment de quitter la boutique.

— Comment était cet étranger? demanda-t-il.

— Grand, très-jeune et blond, répondit le marchand.

— Grand, très-jeune et blond, répéta M. de Solanges en s'éloignant. Qui ce peut-il être? Que m'importe! c'est toujours soixante mille livres de gagnées. Mais comment annoncer à Hélène cette fâcheuse nouvelle? Nous allons avoir un orage terrible.

Cet orage, M. de Solanges était décidé à le braver et même à en profiter pour rompre enfin ses chaînes. Il avait retrempé son courage pendant sa course chez le brocanteur. Il revenait plus ferme et plus sûr de lui.

— Madame, dit-il à Hélène en pénétrant presqu'à l'improviste dans le petit salon de madame de Sirey, je suis arrivé trop tard ou plutôt le marchand s'est trop hâté. J'allais chercher le tableau pour lequel il vous a pris une si belle passion. Il était vendu.

— Je vous l'avais bien dit, monsieur, répondit Hélène d'une voix nonchalante, dans deux heures il sera trop tard. Vous n'avez pas voulu me croire.

— Soyez sûre, Hélène, que je le regrette pour vous.

— Pour moi ! je n'ai rien à regretter sinon

qu'une autre main que la vôtre ait été obligée de me l'apporter.

— Que voulez-vous dire ?

— Rien que vous ne deviez fort bien savoir. Ne vous avais-je pas averti ?

— Comment! Vous auriez...

— Accepté ce beau présent? Pourquoi pas ?

— Non, madame, je ne veux pas vous croire, vous voulez rire de ma crédulité.

— Vous en doutez! Venez plutôt voir.

En parlant ainsi madame de Sirey entraîna son amant dans sa chambre et lui montrant le tableau suspendu au fond de son alcôve :

— Regardez, dit-elle.

Toute l'indifférence dont M. de Solanges

avait fait provision pour affronter la tempête s'évanouit à cet aspect. Un autre avait été plus généreux, plus empressé, plus magnifique que lui. Cette pensée lui rendit toute sa fougue et toute sa jalousie des premiers jours.

— Ah! c'en est trop, s'écria-t-il! Le nom, le nom de celui qui vous a fait ce cadeau ?

— Et si je refuse de vous le dire?

— Je le découvrirai et, sur ma parole, je ferai payer cher à cet homme le plaisir de faire des folies pour vous.

— Vous êtes donc bien sûr de vous? fit la jeune femme avec un froid sourire sur les lèvres.

— Madame, priez pour lui, car s'il n'est pas un lâche...

M. de Solanges n'eut pas le temps d'ache-

ver sa phrase. La parole s'arrêta dans son gosier en voyant soulever une portière devant lui et apparaître un jeune homme grand, très-jeune et blond. C'était l'acheteur désigné par le marchand, c'était l'Anglais de Palerme, c'était lord A... Il était pâle, mais calme et immobile comme une statue.

— Non, monsieur, je ne suis pas un lâche et je me charge tout-à-l'heure de vous le prouver.

— Ah ! c'est vous, s'écria le vicomte en se croisant les bras sur la poitrine. J'avais un poids sur le cœur ; je vais donc pouvoir me soulager. Ne comptez plus comme à Palerme sur les prières de votre maîtresse. Désormais cette femme est sans pouvoir sur moi et se traînât-elle suppliante à mes pieds, je ne vous ferais pas de grâce.

— Et qui donc vous en demande? s'écria Hélène en se précipitant au-devant de M. de Solanges.

Elle avait les lèvres crispées, le sourcil plissé, l'œil étincelant comme un glaive. Jules recula d'un pas.

Le jeune lord profita de ce moment pour s'approcher du vicomte.

— Monsieur, dit-il d'un ton froid et sec, vous savez bien qu'à Palerme ce n'est pas moi qui ai fui. Aujourd'hui, comme alors, je suis à votre disposition.

— Ah! je n'aurai garde cette fois de vous laisser échapper.

— Tout-à-l'heure...

— A l'instant même, ici.

— Comment! dans ce palais?

— Dans cette galerie. Ne la trouvez-vous pas assez grande?

En parlant ainsi, M. de Solanges avait ouvert une porte et montrait à l'Anglais une vaste salle où jadis toute l'aristocratie vénitienne avait pu tenir à l'aise.

— Pardon, monsieur, fit le jeune lord; mais il me semble qu'ordinairement ces sortes d'affaires se traitent en plein air et par-devant témoins. Si je succombais chez vous, on pourrait croire...

— Soyez tranquille; nous allons prendre nos précautions. Nos armes seront celles des gentilshommes d'Angleterre, le pistolet.

— Soit. D'ailleurs le choix vous appartient.

— Oui, mais vous ignorez peut-être que jamais je n'ai manqué mon coup à cette arme et que je puis mettre à quarante pas ma balle dans l'anneau de madame.

— Que m'importe ! Trêve de bravades, s'il vous plaît. Si vous êtes pressé, je le suis autant que vous.

— Mes paroles sont si peu des bravades que j'ai résolu de rendre les chances égales. Nous nous placerons à huit pas l'un de l'autre ; un seul pistolet sera chargé.

— A huit pas, monsieur, c'est un assassinat ! interrompit vivement Hélène.

— Qu'importe, puisque les chances sont égales de part et d'autre. C'est vous d'ailleurs, madame, qui choisirez l'arme de monsieur ; je prendrai celle que vous aurez laissée.

Ah! prenez garde; c'est à vous d'avoir la main heureuse.

— Mais encore une fois, monsieur, si je succombe ainsi chez vous, vous serez exposé aux investigations de la justice, et je ne puis consentir...

— Attendez donc, monsieur, que je vous aie tout dit. Chacun de nous va écrire une lettre conçue en termes qui puissent faire croire à un suicide. Voici du papier, de l'encre, qu'attendez-vous encore? Ces conditions ne vous semblent-elles pas acceptables ?

— Tout au plus, mais je n'hésite pas à y souscrire; vous avez le droit de me les dicter.

Les deux jeunes gens prirent une plume et tracèrent quelques lignes qu'ils échangèrent ensuite pour garantir leur sûreté personnelle.

Pendant cette scène, madame de Sirey était restée immobile, appuyée comme une statue contre l'une des colonnes d'ébène de son lit. Elle paraissait presque complétement étrangère à tout ce qui se passait, ou du moins si elle y prenait part c'était par un sourire dédaigneux et cruel qui aurait trahi le secret de ses pensées à des regards moins préoccupés que ne l'étaient en ce moment ceux des deux adversaires.

M. de Solanges alla prendre chez lui une boîte de pistolets. Pendant ce temps-là le jeune lord, resté seul avec Hélène, prit la main de celle-ci et fixant sur elle un regard plein d'amour :

— Madame, lui dit-il, je suis peut-être au bord de la tombe ; voulez-vous que je meure sans avoir effleuré votre front de mes lèvres ?

Madame de Sirey jeta ses deux bras au cou du jeune homme et serra étroitement sa tête dans ses deux mains.

— Vous ne mourrez pas, dit-elle; vous vivrez pour m'aimer et pour être aimé.

— Doux oracle que je voudrais payer mille fois du prix de mes jours, s'écria le jeune homme en couvrant de baisers le visage et les mains d'Hélène.

— Mais surtout point de faiblesse, point de fausse générosité, reprit celle-ci avec un accent terrible dans la voix. Si le hasard met dans sa main l'arme chargée, il n'aura aucune pitié pour vous; n'en ayez aucune pour lui. A ce prix, je suis à vous.

M. de Solanges rentrait en ce moment, apportant une paire de pistolets.

— Passons dans la galerie, dit le vicomte, et nous chargerons une des deux armes pendant que madame attendra chez elle l'heure d'accomplir sa mission.

Les deux jeunes gens entrèrent dans la galerie ; le vicomte prit un des deux pistolets et présenta l'orifice du canon à lord A... pour que celui-ci y versât la charge de poudre. Puis il bourra lui-même et répéta la même opération pour la balle. Quand le pistolet fut chargé :

— Voyez maintenant vous-même, monsieur, dit Jules, s'il est possible de distinguer l'arme mortelle de l'arme innocente.

— Impossible en effet, dit l'Anglais.

Mais pendant ces préparatifs, madame de Sirey n'était pas restée inoccupée. Elle avait

écarté avec précaution un pli de la portière et son regard n'avait pas laissé échapper un détail; ses yeux s'étaient attachés sur l'arme chargée et ne l'avaient plus quittée jusqu'à ce que M. de Solanges l'eût posée sur la table à côté de celle dont le canon était vide.

Un instant après, M. de Solanges souleva la portière, et il trouva Hélène assise au fond de sa chambre, loin de la porte de la galerie, dans l'attitude de la réflexion et de la douleur.

— Madame, dit-il, nous n'attendons plus que vous.

Hélène se leva sans répondre, s'avança d'un pas rapide dans la galerie, et, marchant droit à la table, elle saisit une des deux armes d'une main ferme et la présenta à lord A....

Celui-ci la prit; le vicomte jeta un regard de défiance sur celle qui restait : mais il n'y avait pas à balancer. Les deux adversaires se mirent en face l'un de l'autre; la table mesurait à peu près huit pas et les séparait. La main gauche appuyée sur le marbre, ils attendaient le signal. Ce fut Hélène qui le donna. Mais auparavant elle enveloppa de son regard pénétrant toute la personne du jeune lord, et lui communiqua, dans cette sorte d'action magnétique, toute sa haine et toute sa soif de vengeance.

Les trois coups fatals furent frappés par ces deux petites mains familières aux caresses. Le coup partit, et M. Jules de Solanges s'affaissa sur le marbre de la table. La balle avait brisé le front, et la cervelle avait jailli jusque sur les épaules de madame de Sirey.

— Il est mort, dit celle-ci d'une voix sombre. Partez vite, je me charge de tout.

Lord A.... jeta sur le parquet la lettre que le vicomte avait écrite avant de se battre, et s'arrachant à ce triste spectacle :

— A demain, dit-il.

— A ce soir, répondit Hélène.

Le jeune homme frissonna d'épouvante ; mais un baiser de sa maîtresse effaça cette impression pénible.

Dans la ville se répandit bientôt la nouvelle de la mort funeste de M. Jules de Solanges. Les magistrats s'émurent ; mais ils s'arrêtèrent devant ce qui leur semblait l'évidence, et, après avoir pris connaissance de la lettre, ils déclarèrent que cette mort violente ne pouvait être attribuée qu'au suicide.

Néanmoins il circulait des bruits étranges, et la plupart des personnes qui connaissaient les deux amants firent certaines conjectures qui prirent plus de poids encore lorsque l'on vit, quelques jours après la catastrophe, madame de Sirey quitter précipitamment Venise en compagnie du jeune lord A...

Ces bruits, ces conjectures, recueillis plus tard par des amis de M. Jules de Solanges, parvinrent jusqu'à sa famille, et se répandirent même à petit bruit dans le pays. Le notaire de M. le comte de Solanges, M. Roger, avait été envoyé à cette époque à Venise pour recueillir les débris de son luxe et ses restes mortels. Voilà comment le notaire d'Aumale avait pu donner à son fils des renseignements peu équivoques sur madame de Sirey ; voilà comment M. Raymond Roger s'était trouvé posséder le fil de ses intrigues, et voilà pour-

quoi aussi madame de Sirey avait pâli et avait tremblé la première fois qu'elle avait entendu prononcer à son oreille le nom de M. le vicomte de Solanges.

Chapitre dix-neuvième.

XIX.

EXPLICATIONS INDISPENSABLES.

Après l'événement qui avait mis fin d'une façon tragique à la liaison de M. Jules de Solanges avec madame de Sirey, jusqu'à l'époque où nous l'avons retrouvée dans la contre-allée des Champs-Élysées, la vie de cette

femme ne fut plus qu'un tissu d'aventures moins dignes d'occuper nos lecteurs que d'aller grossir les volumineuses archives de l'histoire de la galanterie. Transplantée en Allemagne par le blond enfant de l'Angleterre, abandonnée par lui aux bras d'un boyard, passée de là à ceux d'une riche Magyard, Hélène fut tour-à-tour la reine de ce monde léger qui à Vienne, à Munich, à Berlin, à Saint-Pétersbourg et à Pesth aussi bien qu'à Paris, consume la vie des jeunes gens et l'héritage des familles. Pendant trois ans son existence ne se rattache en aucune façon aux faits de cette histoire.

Il nous suffira de dire qu'en Russie comme en France, en Allemagne comme en Russie, Hélène fut la femme sans cœur et sans entrailles, la femme prodigue et fastueuse, nouant et dénouant ses intrigues suivant les inspirations de ses intérêts, de sa vanité et de son égoïsme.

Environnée d'esclaves dociles à ses moindres volontés, comblée de tout ce que l'opulence peut donner de précieux et de beau, riche enfin de la richesse de ses nombreux amants, elle semblait ne pouvoir plus rien désirer, et cependant un regret pesait sur sa vie. Elle ne se rappelait pas sans amertume le temps où elle avait une position nette et respectée. Au milieu de ces somptueux boudoirs, sous l'éclat de l'or et des diamants, elle sentait le mépris des hommes peser sur son front, et elle se surprenait souvent à regretter des jours moins brillants et d'un éclat plus solide. Alors son imagination s'exaltait, son ambition des temps évanouis se réveillait, elle sentait le rouge de la honte lui monter au visage et l'envie lui ronger le cœur.

Le monde, le vrai monde, celui qui regarde les gens en face avant de leur tendre la main,

n'avait jamais ouvert ses salons à l'orgueil de la jeune femme et il lui en était resté au fond de l'âme un levain de haine implacable. Elle s'était toujours promis qu'un jour elle se vengerait de lui en le forçant à s'incliner devant elle. Son rêve était d'entrer de force dans ce monde qui l'avait repoussée et d'y conquérir par sa ruse et par sa beauté le droit d'insolence et de mépris.

Mais pour cela il fallait serrer des nœuds plus étroits et moins fragiles que ceux dont elle avait pris l'habitude depuis trois ans. En Russie, en Allemagne, en Italie même cette espérance ne pouvait devenir une réalité. Hélène y était trop connue. Il fallait revenir à Paris, dans la capitale des plaisirs et de l'intelligence, où tout ce qu'il y a de grand, de riche et de puissant se donne rendez-vous.

Résolue à tenter encore une fois les chances

d'une fortune solide, veuve, portant un beau nom, munie d'épargnes qui pouvaient lui assurer le nécessaire pour toute la vie, mais dont elle aimait mieux faire le superflu d'une année, elle partit, et prit dès-lors un rôle qui lui coûtait sans doute mais qui pouvait lui rendre au centuple l'intérêt de son capital et de l'ennui qu'elle s'imposait.

C'est aux premiers jours de cette résolution que M. Raymond Roger l'avait rencontrée à Spa où pour se dépayser avant de rentrer en France elle se donnait pour la veuve d'un Hollandais.

Elle espérait rencontrer quelque part un homme riche, d'un nom connu et maître d'une position libre, assez jeune pour lui faire honneur, assez âgé pour commander le respect. Les jeunes gens épousent peu les veuves, ils dépendent presque tous d'une famille, pres-

que tous manquent de cette autorité qui pouvait seule lui ouvrir les salons. Madame de Sirey savait tout cela. Elle n'avait à sa portée aucun moyen de pénétrer dans les maisons, où elle aurait pu tendre avec avantage ses pièges et ses filets. Elle se trouvait donc réduite à ses propres forces, obligée d'attendre tout de sa beauté, de son habileté et du hasard.

Elle ne se découragea pas; elle connaissait le pouvoir de ses charmes et de sa séduction. Elle s'étudia à s'entourer de mystère, à se draper dans la tristesse, à se faire remarquer, non comme autrefois par ses légèretés, par son luxe, par ses prodigalités, mais au contraire par une conduite irréprochable, par une vie calme et cachée. Tôt ou tard ces manœuvres devaient attirer l'attention sur elle, lui faciliter des connaissances, lui amener des relations. Au pis aller, elle en serait quitte, si son rêve tar-

dait trop à se réaliser, pour mordre au fruit moins savoureux qu'elle avait déjà goûté, et — pour appeler les choses par leur nom, — à prendre un riche amant à la place du riche mari qu'elle aurait préféré.

Ce calcul fait, elle s'était confiée à son étoile qui pour le malheur d'une honnête famille l'avait conduite dans la maison habitée par M. le baron de Caussade et sa femme.

Le baron était riche, avait ce grand nom souhaité, cette position enviée, cet âge nécessaire; mais le baron était marié. Quel dommage! elle connaissait si bien les secrets de cette famille, elle pouvait si aisément faire jouer les ressorts cachés qu'elle tenait dans sa main... Il est vrai que la santé de madame de Caussade était chancelante, il est vrai qu'un malheur pouvait l'atteindre et alors...

En fallait-il davantage pour enflammer l'imagination de cette femme aventureuse? Toujours est-il que dès le premier jour son plan fut conçu. Redoubler de mystère et de tristesse, renchérir sur la vertu la plus éprouvée de tenue et de régularité, se faire pieuse et dévote s'il en était besoin, arriver à la mère par le cœur de l'enfant, exercer dans une certaine mesure la force de ses charmes sur le mari, préparer ses trames dans l'ombre, perdre la jeune femme s'il en était besoin, et ensuite...

Mais tout-à-coup à la traverse de ses plans était venu se jeter M. Raymond Roger qui la connaissait et qui avait à se venger de ses dédains. Il avait donc fallu feindre avec ce jeune fat une tendresse qu'elle n'éprouvait pas, il lui avait fallu composer avec lui ; il faudrait dans l'avenir acheter un silence nécessaire par des complaisances et même par des faveurs

dont elle ne pouvait pas prévoir les limites. Les attermoiements dont elle avait usé jusqu'alors avec lui devaient avoir une fin, et cette fin approchait. Maîtresse des secrets de la famille de Solanges et de l'amour d'Ernest pour madame de Caussade, elle sentait son propre secret aux mains d'un homme léger, sans scrupule, sans discrétion. D'un moment à l'autre Raymond pouvait la trahir. Son silence, on le comprend, ne pouvait être payé trop cher.

D'un autre côté il fallait ménager M. Gustave de Sauvigny. M. de Sauvigny était le lien de toute l'intrigue, l'œil ouvert sur M. Ernest de Solanges, le fil secret au moyen duquel elle comptait égarer les deux amants et les livrer sans défense un jour aux funestes attractions de leur mutuel amour. M. de Sauvigny était l'écho fidèle des pensées et des projets d'Ernest. Sans lui les plans de madame de Sirey avor-

taient. On le comprend aussi, ses indiscrétions ne pouvaient être trop chèrement achetées.

Quant à M. de Caussade, il était le pivot de toute l'intrigue, le pierre angulaire de cet édifice d'orgueil que bâtissait sournoisement la jeune veuve. M. de Caussade était le but, les autres n'étaient que le moyen. Entourer le baron des mille réseaux de la séduction, tisser autour de lui cet inextricable filet dans lequel on espérait le prendre , telle était la grande occupation de madame de Sirey. Tous les obstacles qui pouvaient se dresser entre elle et lui s'aplanissaient comme par miracle. Peu à peu tous les liens qui l'unissaient à la baronne se relâchaient ou se brisaient. Le seul fruit de leur mariage, Édouard avait disparu d'une façon si opportune qu'on aurait pu croire sa mort le résultat d'une machination infâme. L'amour de madame de Caussade pour

Ernest avait été réveillé et sollicité avec tant d'astuce qu'il pouvait d'un moment à l'autre faire éclater l'orage sur la tête de Mathilde et briser de fait une union que n'avait jamais cimentée l'amour. Alors madame de Sirey se trouverait à peu près maîtresse de la position. Il ne s'agissait plus que d'attendre une nouvelle catastrophe. Ces événements funestes redoublés coup sur coup devaient porter une atteinte mortelle à la frêle existence qu'Hélène tenait en ce moment entre ses mains.

Telles étaient, sans doute, les pensées qui sillonnaient ce front ordinairement si calme et si uni de madame de Sirey. En feuilletant un à un les papiers de M. Jules de Solanges, elle a retrouvé des traces de tous les personnages qui ont joué un rôle dans la première partie de ce récit, et qui doivent le continuer jusqu'aux dernières pages. Par eux, elle a

connu Ernest, le frère de sa victime ; par eux elle a su son amour pour mademoiselle du Rouvray, son amitié pour M. de Sauvigny ; elle a appris à manier le cœur croyant de Mathilde et l'esprit léger de Gustave ; elle a même suivi, jusqu'à un certain point, les traces de M. le baron de Caussade.

C'est avec ces débris d'un amour étouffé dans le sang qu'elle essaie de reconstruire l'édifice de sa nouvelle fortune. Nous la retrouvons assise devant cette table où nous l'avons laissée pour remonter le courant de ses aventures. Les projets qu'elle médite sont terribles sans doute ; car souvent l'arcade de son sourcil se crispe sous la tention de l'esprit, et ses lèvres déjà minces disparaissent sous l'émail de ses dents.

La dame Morisse elle-même, — nos lecteurs l'ont reconnu sans doute, — c'est la

Grande-Rose. La tante est devenue la servante de sa nièce, et pis que cela encore. L'âge et le bien-être ont arrondie sa carrure et garni les angles de ses membres aigus, son caractère et sa volonté se sont assouplis à tout les caprices d'Hélène ; l'ancienne maîtresse est devenue l'élève, car chaque jour elle apprend une ruse nouvelle au service de sa nièce, chaque jour elle se voit dépassée en fourberie, et elle peut s'applaudir, car c'est elle qui a guidé dans cette voie les premiers pas de la jeune fille.

Ces deux natures perverses devaient un jour s'unir comme autrefois et forger ensemble de nouvelles armes.

N'anticipons point sur les événements et retournons à la petite chambre où nous avons laissé l'aventurière à la fin de notre première partie. Elle est toujours assise devant la table

où sont répandues toutes les lettres des Solanges. Elle achève de ranger ces papiers si précieux pour elle, et de temps en temps elle pousse une exclamation d'impatience.

— Il ne viendra donc pas? s'écrie-t-elle.

Enfin une voix invisible retentit :

— Hélène, il est là, dit cette voix.

C'est un tuyau acoustique qui avait fait parvenir ces paroles jusqu'à Madame de Sirey.

Celle-ci se hâta de serrer le reste des papiers épars dans le coffret de fer ouvert devant elle et de placer ensuite le coffret dans l'armoire dont elle retira la clé.

Un instant après elle entrait dans le salon, l'éclair dans les yeux et le sourire sur les lèvres.

Chapitre vingtième.

XX.

M. Gustave de Sauvigny attendait madame de Sirey en jouant avec le bout de sa canne sur les fleurs du tapis.

— Vous vous êtes fait attendre, dit la jeune femme.

— Veuillez me pardonner et me permettre de prendre sur votre jolie main acte de mon pardon, répondit M. de Sauvigny.

— Vous parlez comme un avocat, aujourd'hui. Sur quel dossier avez-vous donc marché ?

— Plût au ciel que j'eusse marché sur tous les dossiers du palais ! cela vaudrait mieux que de rencontrer en chemin un amoureux. Règle générale : si vous voyez de loin un amoureux venir à vous et que vous soyez pressé faites volte-face et prenez le long tour, cela sera toujours plus court que d'écouter ses jérémiades. C'est lui qui m'a retardé. Figurez-vous qu'il m'a tenu une demi-heure sur le trottoir à me conter ses doléances, à me dire qu'il avait écrit deux fois, qu'on ne lui avait pas répondu, qu'on avait éprouvé un malheur, qu'on ne l'en avait pas averti, qu'il était au

désespoir, qu'il allait s'embarquer, partir pour l'Amérique, pour les Grandes-Indes, que sais-je, moi ! Mais je suis bien sot de vous conter tout cela ; qu'est-ce que cela vous fait ?

— Au contraire, cela m'intéresse vivement.

— Non, non, j'ai près de vous meilleur emploi de mon temps.

— Est-ce donc perdre son temps que de compatir aux souffrances d'un ami ?

— Vous avez raison et je suis injuste pour ce pauvre Ernest que j'aime tant. Parce que je suis heureux, — ou du moins à peu près, — je m'imagine que tout le monde doit l'être. J'ai tort, cela est vrai, cependant je ne puis pas toujours vous ennuyer des plaintes d'un ami que vous ne connaissez pas et auquel vous ne pouvez prendre aucun intérêt.

— Peut-être !

— Comment, peut-être ! vous connaissez So...

— Solanges, n'est-ce pas ? encore une fois ne me l'avez-vous pas présenté et n'êtes-vous pas venu chez moi sous son nom ! Comment voulez-vous après cela que je l'oublie ?

— Une si douce parole n'est pas trop payée de mon étourderie. Cependant je ne vous ai jamais dit que Solanges fût l'amoureux dont je vous parle sans cesse.

— C'est justement parce que vous m'en parlez sans cesse que je sais que c'est lui. A quel autre qu'à votre ami le plus intime prendriez-vous un si vif intérêt ? Mais je veux aujourd'hui mettre votre conscience en repos sur toutes vos indiscrétions passées, présentes et

futures. Je sais l'amour de M. de Solanges et j'en connais l'objet.

— Ah ! pour le coup, ce n'est pas moi qui vous l'ai dit.

— Je vais même vous dire son nom.

— C'est inutile, je le sais. Vous êtes donc un démon pour tout savoir ainsi ?

— Oui, je suis un démon et je vais vous entraîner dans l'enfer avec moi en vous rendant mon complice.

— Pourvu que ce soit avec vous, je suis prêt à me damner.

— Rien n'est plus facile, il suffit pour cela que vous remettiez aujourd'hui même cette lettre à son adresse.

Madame de Sirey prit dans son corsage la

lettre de Mathilde et la donna à Gustave. Celui-ci recula d'un pas en lisant le nom de Solanges.

— Comment! madame, s'écria-t-il, vous écrivez à Ernest?

— Vous êtes fou, mon ami; regardez donc, est-ce mon écriture?

— C'est vrai, l'adresse n'est pas de votre écriture, mais à l'intérieur?

— Pas davantage. Voyons, faites ce que je vous demande, ou bien nous nous brouillerons.

— J'obéis, j'obéis, il n'est pas besoin pour cela de faire vos yeux méchants et de me cacher vos belles dents; je voudrais seulement savoir...

— Curieux et indiscret, deux vilains défauts ; mais je veux vous satisfaire. Cette lettre est de cette dame que M. de Solanges aime ; qu'il vous suffise de savoir que cette dame est mon amie et que je n'ignore aucun des secrets de leurs cœurs. Vous direz cela à votre ami, mais toujours en lui cachant mon nom, ou, s'il tient absolument à le savoir, vous me désignerez sous celui de madame Morisse. Qu'il vous remette désormais ses lettres, je m'en chargerai ; cela vaut mieux que de se fier à des laquais et à des soubrettes. Êtes-vous satisfait maintenant ?

— A peu près. Je remarque avec chagrin que tous nos entretiens roulent sur les amours des autres et que vous ne me laissez jamais vous parler du mien.

— Est-ce que je ne sais pas tout ce que vous pouvez avoir à m'en dire ?

— Il est vrai que vous devinez toutes choses à demi-mot ; mais il est en amour des choses qu'on ne dit pas.

— Alors on n'a pas la peine de les écouter. Allons, j'ai besoin de prendre l'air et vous m'empêchez de sortir.

— Comment, si tôt !

— Il y a une heure que vous êtes ici.

— Vingt minutes à peine.

— C'est déjà dix de trop.

— Et vous les reprochez !

— Vous mettez toujours les choses au pire. Vous savez bien à quels ménagements je suis condamnée. Voulez-vous donc que je me compromette?

— J'avoue mon égoïsme, je ne serais pas fâché que vous vous compromissiez un peu pour moi.

— Grand merci. Vous êtes fou, je crois.

— Oui, fou de vous, fou de vos charmes, de vos yeux bleus, de vos cheveux blonds, de ces bras arrondis, de ce visage adorable, de cette bouche faite pour les amours, de ces épaules qui appellent les baisers, de cette taille si souple, de...

— Quand aurez-vous terminé votre énumération?

— Jamais, car plus je vous regarde, plus je découvre en vous de beautés, et quand je crois avoir tout vu, je m'aperçois que je commence à peine à les connaître.

— Flatteur! Qu'avez-vous donc à me demander?

— Mille choses que vous devez comprendre et que je n'ose vous dire.

— Je ne puis pas, je ne dois pas vous comprendre.

— Vous voulez donc me désespérer, me voir mourir d'amour à vos pieds ?

— On n'en meurt plus, vous le savez bien. Soyez donc de votre siècle, mon cher.

— Volontiers, si vous consentez vous-même à être du vôtre.

— Ah ! parbleu ! vous allez peut-être me persuader que je date d'un autre âge !

— Oui, madame, vous datez de l'âge d'or par vos charmes et de l'âge de fer par votre cruauté. Votre sévérité envers moi est peut-être digne des temps antiques, elle ne l'est pas du

nôtre. Vous vous complaisez à mes tourments, vous me refusez tout ce que je vous demande : un baiser, une main pressée dans les miennes, la moindre faveur, enfin, il faut l'acheter par mille supplications, par cent assauts livrés à votre inébranlable vertu. Est-ce donc là ce que vous m'aviez laissé espérer? est-ce là ce que j'avais le droit d'attendre de vous? Soyez donc de votre siècle, madame, soyez de votre siècle.

— Vous me ripostez par mes arguments ; c'est de bonne guerre et j'en ris de tout mon cœur.

— Ah ! si vous m'aimiez, Hélène !

— Ceci vous regarde, c'est votre affaire : faites-vous aimer. Vous voyez bien que je ne demande pas mieux, puisque je vous admets à une intimité..... presque mysté-

rieuse et dont tout autre que vous serait flatté.

— Flatté? oh! je le suis! Je suis excessivement flatté, mais, vous l'avouerai-je, la question d'amour-propre est celle qui me préoccupe le moins auprès de vous. Je voudrais d'autres faveurs que celles qui satisfont ma vanité, et j'aimerais à ne pas laisser sans fruit tant d'entretiens si bien commencés.

— Vous êtes trop exigeant.

— Comment ne pas l'être lorsque l'on vous voit, lorsque la tête penchée sur la vôtre, on respire votre haleine, on s'enivre de vos regards, on effleure de ses lèvres vos longs cheveux...

— Gustave, finissez; vous êtes insupportable.

Et la jeune femme repoussait d'une main rapide les entreprises de M. de Sauvigny. Mais celui-ci redoublait d'efforts pour enlacer la taille de madame de Sirey. Elle se leva.

— Gustave, dit-elle d'un ton sévère, cette conduite n'est pas celle d'un homme comme il faut. Vous mériteriez que je ne vous revisse jamais.

— Ne me faites pas une si terrible menace.

— Vous le mériteriez, vous dis-je. Vous à qui je donne tant de preuves de confiance.

Hélène savait bien qu'en faisant appel à la délicatesse de M. de Sauvigny, elle se débarrasserait de ses périlleuses tentatives. En effet, le jeune homme abandonna le bras d'Hélène qu'il retenait encore et qu'il couvrait de baisers.

— Votre confiance ne sera pas trahie, madame, vous le savez bien, et jamais la pensée d'un acte qui pût vous déplaire n'entrera dans mon esprit.

— A la bonne heure! fit madame de Sirey en tendant la main à Gustave, c'est ainsi que j'aime à vous voir, toujours obéissant et soumis.

— Mais cette obéissance, cette soumission ne méritent-elles pas leur récompense?

— C'est ce que nous verrons. Ayez donc un peu de patience et surtont plus de demandes indiscrètes.

— Voyons, je me tais, mais du moins quand vous reverrai-je?

— Je vous avertirai. Si votre ami fait une réponse à la lettre que je vous ai confiée, en-

voyez-la-moi de suite, sous mon couvert, et pas ici, chez moi.

— C'est entendu.

— Surtout gardez-vous de prononcer mon nom.

— Oui, belle mystérieuse.

— Si vous aviez le malheur de le faire, je ne vous reverrais de ma vie.

— En ce cas, mettez vous-même le sceau sur mes lèvres.

— Allons, capricieux que vous êtes!

Un baiser scella la promesse de Gustave, et un instant après, il disparut dans l'escalier.

— A l'autre, maintenant, dit madame de Sirey.

Chapitre vingt-unième.

XXI.

Quand M. de Sauvigny fut parti madame de Sirey appela la dame Morisse, et lui donna l'ordre de se mettre en grande toilette pour sortir avec elle. Pendant que la tante s'apprêtait la nièce retourna à son coffre de fer et

acheva de mettre en ordre ses papiers. Elle avait à peine terminé que la même voix cachée, qui l'avait avertie de la présence de M. de Sauvigny lui annonça que la toilette de mademoiselle Rose était terminée. Les deux femmes prirent place dans le coupé qui les attendait à la porte et madame de Sirey se fit conduire chez M. Raymond de Longpré.

Le fils du notaire ne s'attendait pas à la visite dont il était l'objet; il commençait même à croire qu'il avait été une seconde fois pris pour dupe par la jeune veuve et il s'apprêtait à tenter près d'elle un dernier effort, déterminé à mettre ensuite ses menaces à exécution si elles restaient sans résultat. Quelles ne furent donc pas sa surprise et sa joie lorsqu'un petit domestique qui lui servait à la fois de groom et de valet de chambre, vint lui annoncer que madame de Sirey l'attendait dans son salon.

— Madame de Sirey! s'écria-t-il ; est-il possible? Ah! je savais bien qu'à la fin je triompherais. Vite, mon pantalon neuf, mon habit, un mouchoir brodé et de l'essence surtout, de l'essence ; les femmes adorent les parfums. C'est égal,il lui a fallu une fameuse vertu pour résister si longtemps. Ah! j'oubliais, un coup de brosse à mes cheveux et de la cire à mes moustaches.

Pendant que M. Raymond faisait à la hâte ces apprêts ridicules pour paraître dignement devant la beauté de sa pensée, madame de Sirey parcourait d'un regard moitié distrait, moitié curieux, le mobilier d'assez mauvais goût qui garnissait le salon du jeune avocat. C'étaient des meubles de style bâtard, des étoffes de couleurs criardes, des bronzes en zinc, des dorures en cuivre estampé, de vases de Chine en carton,un tapis représentant des

rideaux, des rideaux représentant des sculptures, luxe de mauvais aloi, splendeur de pacotille. Un regard avait suffi à madame de Sirey pour reconnaître le personnage suffisant de M. de Longpré jusque dans le moindre détail de l'appartement.

Enfin le maître parut. Il complétait admirablement son mobilier, à ce point qu'on l'eût pris lui-même pour un de ses meubles détaché de la muraille et mis en mouvement par un ressort caché.

— Enfin, s'écria-t-il en entrant, vous avez donc voulu mettre fin à mon martyre !

Il avait à peine prononcé ces mots qu'il aperçut dans un coin du salon la figure de la dame Morisse. Il recula d'un pas comme s'il eût marché sur un aspic. Il avait espéré trouver madame de Sirey seule ; la présence

d'une tierce personne refroidit à l'instant même son enthousiasme.

— Ah ! pardon, madame, dit-il en saluant profondément mademoiselle Rose qu'une toilette plus brillante que solide rendait infiniment respectable aux yeux de M. Raymond. Je ne vous avais pas aperçue d'abord.

La dame Morisse fit une grande révérence et ne souffla pas un mot.

— Madame est une des anciennes amies de ma famille, dit madame de Sirey, et elle a bien voulu m'accompagner chez vous. Car, vous le comprenez bien, il n'était pas décent qu'une jeune femme aille seule visiter un jeune homme.

— Sans doute, sans doute, fit Raymond pour cacher son désappointement. Cependant,

madame, vous n'aviez aucun risque à courir en venant chez moi.

— Je le sais bien, monsieur de Longpré, aussi n'est-ce pas pour moi mais pour le monde que j'ai pris mes précautions. Vous êtes trop homme d'esprit pour ne pas approuver ma conduite.

— Certainement, madame, fit l'avocat en se rengorgeant.

Madame de Sirey avait touché la corde sensible.

— Monsieur de Longpré, poursuivit-elle, ma visite vous étonne peut-être, mais vous êtes déjà pour moi une ancienne connaissance et j'aime à vous traiter en ami.

— Madame, c'est de l'honneur et du bonheur que vous me faites.

— J'aurais bien pu vous prier de passer chez moi, mais vous êtes venu tant de fois, sans me trouver, que franchement je m'en suis fait scrupule et j'ai préféré venir vous voir amicalement, sans façon.

— Je vous remercie de cette faveur, dit Raymond en pressant contre ses lèvres la main que lui tendait madame de Sirey. Quel service puis-je vous rendre? parlez; vous savez bien que vous n'avez pas d'esclave plus soumis que moi, pas même M. de Sauvigny.

— Encore ce nom sur vos lèvres, monsieur Raymond! vous mériteriez que je m'en allasse sans vous dire l'objet de ma visite.

— Je le tairai dorénavant si mon silence peut vous engager à me visiter quelquefois.

— Oh! je n'aurai pas toujours un motif aussi grave...

— C'est donc bien grave, madame, ce que vous avez à me dire?

— Très-grave, monsieur Raymond. Vous êtes avocat, à ce que je crois.

— Oui, madame, et j'ose prétendre que je me suis même fait au Palais assez bonne réputation.

— Vraiment, je ne l'ignore pas ; le bruit de vos succès est venu jusqu'à moi, et il faut pour cela, je vous assure, qu'ils aient bien du retentissement, car personne ne s'occupe moins que moi des choses extérieures, des affaires publiques, des nouvelles de cour d'assises et de tribunaux.

— C'est sans doute madame de Caussade qui en aura dit quelques mots.

— Justement. Je parlais hier à Mathilde

d'un procès que j'allais avoir à soutenir et je lui manifestais mon embarras sur le choix d'un avocat. « Que ne prenez-vous M. de Longpré ?» me dit-elle.

— Elle a dit M. de Longpré? fit Raymond avec un accent de satisfaction difficile à exprimer.

— Sans doute.

— Ah ! elle a dit M. de Longpré et vous a parlé de mon talent?

— Vous comprenez que sur-le-champ le choix de mon avocat a été fait et c'est pour cela que je suis chez vous en ce moment. Voulez-vous vous charger de mon affaire?

— Vous n'en sauriez douter. Quel soin je vais mettre à l'étudier, avec quelle chaleur je

la plaiderai. Le succès n'est pas douteux, madame.

— Mais vous ne la connaissez pas encore.

— Cela ne fait rien. Je suis très-bien vu des magistrats; et puis il y a toujours une certaine manière de présenter la chose qui fait que l'on doit nécessairement gagner.

— J'aime à voir votre assurance; elle se communique à moi et me donne bon espoir.

— Oh! avec moi, madame, vous pouvez être tranquille.

— Mais je vous avertis que je suis mauvaise plaideuse; je n'entends pas le premier mot aux affaires. Il faut que je m'en rapporte complétement à votre intelligence.

— Vous n'aurez à vous en occuper que pour recueillir les fruits de ma victoire.

— Il faut que votre esprit et votre perspicacité suppléent à mon insuffisance.

— Vous pouvez compter sur moi pour cela.

— C'est une affaire difficile et délicate.

— Nous la traiterons avec toute l'habileté qu'elle exige.

— Elle réclame toute votre discrétion.

— Vous savez si j'en manque.

— Un mot, un geste suffiront pour tout gâter.

— Je suis silencieux sur ce sujet comme sur un autre qui m'intéresse plus vivement encore; vous comprenez ce que je veux dire.

— Serait-ce un reproche que vous voudriez m'adresser ?

— N'en aurais-je pas un peu le droit?

— Ah! prenez garde, monsieur de Longpré, vous allez me faire douter de votre esprit si fin, si délicat. Avec un homme comme vous il n'est pourtant pas besoin d'appeler les choses par leurs noms. Gagnons d'abord mon procès, nous parlerons après des honoraires de l'avocat.

— Vous savez bien ce que je désire, dit le jeune homme à voix basse pour n'être pas entendu de la demoiselle Rose.

— Vous me croyez donc bien mauvaise mémoire pour l'avoir oublié!

— Il y a des oublis volontaires.

— Comme il y a des demandes inoportunes.

— Et la mienne est de ce nombre.

— Je n'aurais pas osé le dire.

— Vous serez donc toujours cruelle pour moi?

— En ce moment vous témoignez de l'ingratitude. Si j'avais cette cruauté dont vous m'accusez, serais-je venue aujourd'hui chez vous?

— Allons, il faut que je sois de votre avis.

— Parlons sérieusement. Il faut que je vous explique mon affaire, mais auparavant j'attends des pièces indispensables.

— Quel jour voulez-vous que j'aille prendre vos ordres?

— Venez quand il vous plaira.

— Mais il me plaira toujours.

— Toujours, c'est trop, venez la semaine

prochaine. Maintenant que vous êtes mon avocat, je puis vous recevoir plus souvent, mais à une condition.

— Laquelle?

— C'est que vous ne mettrez plus les pieds chez madame de Caussade.

— Que me demandez-vous là ? Il y a du reste bien longtemps que je n'y suis allé.

— Vous hésitez? Vous ne pouvez pas me faire ce sacrifice?

— Y tenez-vous beaucoup?

— Sans doute, et j'ai mes raisons pour cela. Quelques mots échappés m'ont donné à penser que vous n'avez pas toujours été sur le ton de la réserve avec Mathilde. Ai-je deviné juste?

Monsieur Raymond sourit d'un air fat et joua avec les breloques de sa montre comme un homme qui veut se donner de l'aplomb.

— Allons, allons, avouez-le, reprit madame de Sirey, vous avez été fort bien dans le temps avec la baronne.

— Hum! hum! fit Raymond que cette supposition flattait infiniment.

— Cela suffit, j'exige qu'à partir d'aujourd'hui vous ne la revoyiez plus.

— Elle est jalouse, se dit l'avocat en se frottant les mains. — Puisque vous le savez, ajouta-t-il tout haut, je ne vois pas la nécessité de vous en faire un mystère. J'avoue qu'autrefois... mais c'est fini depuis longtemps.

— Fort bien, je sais ce que cela veut dire. Le feu peut couver encore et se réveiller un

jour. Il ne faut qu'une occasion, et je ne veux pas qu'elle naisse. Ainsi donc vous me promettez...

— De ne plus voir madame de Caussade. Vous commandez et j'obéis.

— Vous savez bien à quoi ce droit m'engage. Allons partons, ajouta madame de Sirey en se retournant du côté de sa compagne, qui avait été un témoin sourd et muet de tout cet entretien.

Un mot qu'elle lui souffla à l'oreille lui fit prendre les devants. Hélène resta seule un moment avec monsieur Raymond.

— Au revoir, dit-elle en lui tendant la main.

Celui-ci la saisit par la taille et la renversa sur le canapé. Hélène se défendait tout juste

assez pour enflammer davantage l'ardeur du jeune homme.

— Laissez-moi partir, monsieur Raymond. Que va penser cette dame si je ne la rejoins sur-le-champ?

Et s'échappant tout-à-coup des bras de monsieur de Longpré, elle s'enfuit et arriva à sa voiture en même temps que la dame Morisse.

Le jeu qu'elle venait de jouer avait eu un plein succès. D'une part l'amour-propre de monsieur Raymond était singulièrement chatouillé par la confiance que semblait mettre la jeune femme en ses talents pour un procès imaginaire; d'autre part il voyait dans la démarche d'Hélène une preuve d'amour non équivoque. Ses paroles, ses réticences, ses promesses, les baisers qu'elle s'était laissé ravir, tout cela avait mis l'avocat dans un état d'exaltation

que l'on comprendra aisément. Désormais madame de Sirey pouvait compter sur le silence le plus absolu de sa part. Elle avait su le lier à ses projets assez efficacement pour qu'elle n'eût plus rien à redouter de lui; elle put continuer de nouer ses trames et de poursuivre ses œuvres de ténèbres.

Chapitre vingt-deuxième.

XXII.

La même journée devait voir aux prises les trois amants de madame de Sirey avec l'astuce de cette femme. Le soir était venu. Hélène repassait dans sa mémoire les intrigues ourdies

pendant le jour, lorsque monsieur le baron de Caussade se fit annoncer chez elle.

Quel démon avait donc poussé monsieur de Caussade dans la caverne de la syrène? Un démon tout-puissant et perfide, l'Isolement.

Mathilde était allée passer la soirée près de son père qu'un accès de goutte retenait au lit. La pauvre femme ne quittait un chevet que pour courir à un autre.

Resté seul, monsieur de Caussade avait un moment promené ses regards attristés autour de lui. Le souvenir de son enfant était empreint sur tout ce qui l'environnait, sur ces meubles, sur ces tapis, sur ces murailles.

— Édouard! Édouard! dit le militaire en regardant le portrait de l'enfant suspendu devant lui.

Une larme brilla sur ses joues mâles et fières. Dix fois il prit son chapeau pour sortir, pour aller au dehors chercher une distraction à sa douleur, dix fois il remit son chapeau sur la table pour regarder encore le portrait de son fils. Tout-à-coup un son mélodieux arrive jusqu'à lui ; le cœur lui bat plus vite ; il écoute ; c'est la voix de madame de Sirey.

— Oui, s'écrie-t-il, je ne serais pas seul.

Et s'arrachant à l'image de l'enfant qui jusqu'alors avait été sa force contre son amour et qui n'était plus là pour le retenir par un de ses regards, par une de ses carresses, il descendit les vingt-cinq marches qui conduisaient au précipice.

Au moment de tirer à lui le bouton du timbre, sa main hésitait encore, mais des pas retentirent dans l'escalier. Un instant après la

soubrette olivâtre faisait pénétrer M. de Caussade dans le sanctuaire. Il n'y avait personne.

L'autel ne fut pas longtemps désert; la déesse entra précédée de deux lampes voilées qui faisaient ressortir sur la décoration sombre de l'appartement l'éclat merveilleux de son teint.

C'était vraiment une déesse que madame de Sirey ce soir-là, mais non une déesse hautaine et farouche, roulant ses grands yeux comme la Minerve d'Homère ; c'était une de ces puissantes divinités de l'Olympe qui domptaient les dieux avec un doux regard, et dont le sourire charmant appelait le sourire sur les lèvres de Jupiter.

Il y avait tant d'élégance dans ce corps souple et ondoyant sous les plis d'une longue robe de chambre de mousseline blanche tant de

grâce dans cette tête à demi-décoiffée, et balançant les longues boucles de cheveux blonds sur des épaules que l'on avait à peine pris le temps de voiler, tant de nonchalance dans ces allures à moitié surprises, tant de séduction dans cette bouche entr'ouverte, tant de langueur dans ces yeux noyés, que M. de Caussade en fut enivré. Son salut embarrassé fut un aveu de défaite.

— Eh ! quoi, fit la déesse en se laissant aller dans son fauteuil, c'est vous, monsieur le baron ! Qui se serait attendu à votre visite ce soir, à cette heure ! Vraiment c'est une bonne fortune. Mais je suis au désespoir de vous recevoir dans ce négligé. Je savais madame de Caussade chez son père, et n'attendant personne je m'étais presque déshabillée. Vous m'excuserez, n'est-ce pas, monsieur le baron ?

— Hélas ! madame, répondit M. de Caussade, vous êtes si belle ainsi !

— Comment « hélas ! »

— Pardonnez-moi, madame, j'ai le cœur si triste que malgré moi toutes mes pensées prennent le deuil, même lorsqu'il s'agit des roses et du printemps.

— Je comprends votre douleur et vous savez si je la partage.

En parlant ainsi, madame de Sirey tendit d'une façon toute amicale et toute charmante sa jolie main à M. de Caussade. Celui-ci, dans son trouble, y colla ses lèvres avec une ardeur extrême. La syrène feignit de n'y point prendre garde.

— Mais comment se fait-il, — reprit-elle en examinant le nœud de sa cordelière comme

pour se donner contenance, — que vous, époux attentif et prévenant, vous n'ayez pas accompagné madame de Caussade chez M. du Rouvray?

— Deux tristesses ensemble se font mauvaise compagnie.

— Vous auriez mis l'amour de la partie et l'amour guérit bien des blessures.

— Quand il n'en ouvre pas de nouvelles.

— En ménage ces blessures-là ne sont pas dangereuses ; le remède est sur les lèvres, près des yeux qui les ont faites.

— Je vais encore dire « hélas! » et vous allez encore vous moquer de moi! Vous me parlez d'amour et vous mêlez ce mot à celui de ménage. Vous croyez donc qu'il n'y a pas de ménage sans amour?

— Dieu me garde d'une pareille témérité, et si j'en crois ce que l'on dit, c'est le contraire qui est la règle, ce qui ne vous empêche pas de former à vous deux une belle exception.

— Oh ! bien belle en effet.

— De quel ton dites-vous cela ?

— Du ton d'un homme qui n'a guère d'illusions sur ce chapitre.

— Ah! prenez garde, monsieur de Caussade, vous savez que Mathilde est ma meilleure amie, n'allez pas en dire du mal ; Mathilde vous aime.

— Mathilde est résignée à ses devoirs ; elle les remplit avec sévérité, voilà tout. Eh ! mon Dieu, je ne lui en demande pas davantage !

— Vous vous calomniez maintenant ! Vous chérissez votre femme, tout le monde le sait bien, et c'est par pure coquetterie ce que vous en dites.

— Plut au ciel ! Oui, je l'aime comme une sœur et de toutes les forces de mon âme ; je donnerais volontiers ma vie pour lui épargner un chagrin, mais croyez-vous que cela suffise à mon cœur ?

— Du moins je l'avais cru jusqu'ici, et j'avoue que rien dans votre conduite ne m'a donné lieu d'en douter.

— Ah ! c'est qu'alors depuis un mois vous n'avez pas daigné jeter les yeux sur moi.

— Ma foi, vous ne m'en avez pas fourni souvent l'occasion ; chaque fois que je vais chez vous, c'est à peine si vous venez me saluer pour vous éclipser aussitôt.

— Eh! madame, n'avez-vous pas compris que si je vous fuyais c'est que j'avais peur de vous.

— Quoi! je vous faisais peur, moi, à vous! Je ne m'en serais jamais doutée. Mais vous avez donc triomphé de cette grande frayeur aujourd'hui?

— Ah! madame, je vous en supplie, quittez ce ton de badinage qui me déchire le cœur.

— Aimez-vous mieux que je prenne au sérieux tout ce que vous me dites et que je me fâche?

— Eh bien! oui, fâchez-vous, montrez-moi de la colère, j'aime mieux cela que ce calme qui me désespère, que cette indifférence qui me tue.

Madame de Sirey fixa sur M. de Caussade

des regards où se peignaient bien plus la joie que la colère.

— Non, dit-elle, je ne veux pas me fâcher, ni badiner davantage ; ces deux jeux sont trop difficiles à jouer, et le plus fin risque souvent d'y perdre. J'aime mieux faire appel à votre raison, vous rappeler ce que vous devez à votre femme, ce que vous vous devez à vous-même...

— Je sais tout cela, madame, et vous ne m'en direz jamais autant que je m'en suis dit en secret, loin de vous, quand vous n'étiez pas là pour raviver de vos regards la flamme qui me dévore, quand je n'entendais pas votre voix qui pénètre jusqu'au fond de mon âme, quand je ne pouvais pas repaître mes yenx du spectacle enivrant de votre beauté, et pourtant je n'ai pu arrêter les battements de mon

cœur, ni étouffer cette voix qui criait sans cesse : Je t'aime ! je t'aime !

M. de Caussade avait saisi la main de madame de Sirey, et celle-ci avait peine à la dégager de l'étreinte de ses lèvres.

— Monsieur, dit-elle d'une voix affaiblie...

— Laissez-vous attendrir, ayez un peu de pitié pour celui que vous avez réduit au triste état où vous me voyez. Je ne vous demande pas de m'aimer ; mais je vous en prie, à vos genoux, ne me repoussez pas ; laissez-moi vous regarder, vous contempler, vous adorer comme une idole.

— C'est de la folie ce que vous dites-là.

— Oui, c'est de la folie, c'est du délire ; appelez-le comme vous voudrez : mais c'est aussi de l'ivresse, une ivresse qui brise toutes mes

forces et qui me précipite à vos pieds, faible et tremblant comme un enfant. Je sens là que je vous aime assez pour immoler ma volonté à vos moindres désirs, et pour me faire l'esclave soumis de vos caprices. En échange de tant d'amour, je ne vous demande rien que le droit de vous admirer et de souffrir.

— Un pareil droit, monsieur, n'est-il pas toujours funeste à celle qui l'accorde! L'amour n'a-t-il pas sa contagion quand on l'écoute de trop près?

— Ah! madame, ne m'ouvrez pas de pareils horizons s'ils ne doivent être que des mirages trompeurs.

— Non, je ne veux pas encourager des espérances qui ne pourront jamais se réaliser ; car, enfin, vous êtes... marié, et... une honnête femme ne doit pas, ne peut pas vous écouter sans... danger.

Ce dernier mot avait eté dit presque tout bas, comme un aveu et en baissant les yeux, comme dernière défense. En fallait-il davantage pour inspirer ces espérances contre lesquelles on feignait de lutter?

— Quoi! serait-il vrai, madame? votre cœur ne serait donc pas invincible? et vous pourriez un jour...

Le son d'un timbre, qui retentit dans le boudoir, coupa la parole à M. de Caussade.

— Silence, monsieur, de grâce! fit la jeune femme en posant son doigt sur sa bouche. Voici quelqu'un; et l'on pourrait nous entendre.

Un instant après, la servante olivâtre entra et remit à sa maîtresse une lettre que l'on

venait d'apporter. Cette lettre fut présentée sans appareil pompeux, et non dans un plateau d'argent, comme cela se fait encore au théâtre et chez les parvenus. Il était aisé de voir que madame de Sirey avait traversé le monde vraiment comme il faut, et qu'elle savait en reproduire au besoin les usages simples et naturels.

Madame de Sirey prit la lettre du bout de ses deux doigts effilés, et jetant les yeux sur l'adresse, elle reconnut l'écriture de M. de Sauvigny. C'était la réponse de M. de Solanges qui lui arrivait déjà. Un sourire de satisfaction courut sur ses lèvres, et elle laissa tomber la lettre sans l'ouvrir sur la table à ouvrage où son coude était appuyé.

Le regard de M. de Caussade avait suivi ce mouvement avec une espèce d'inquiétude. La pensée que cette lettre pouvait venir d'un

rival lui traversa peut-être l'esprit. Il avait eu le temps de concevoir une espérance ; il pouvait craindre maintenant de la voir s'évanouir, et il sentit le démon de la jalousie lui mordre le cœur. Ce fut donc un soulagement pour lui quand il vit madame de Sirey jeter négligemment cette lettre sans l'avoir décachetée, et revenir d'elle-même à l'entretien qu'un moment auparavant elle voulait rompre.

— Monsieur de Caussade, dit-elle, nous ne sommes plus des enfants ; nous ne pouvons nous embarquer ainsi à la légère sur une mer orageuse.

— Ah ! madame, interrompit le militaire, ne cherchez pas, je vous en prie, à reprendre l'aumône que votre bouche a laissée tomber ; ménagez les illusions que j'ai pu concevoir.

— Mais c'est au nom de mon repos, de celui de votre femme, que je vous conjure d'abandonner ces chimères.

— Ces chimères sont maintenant toute ma vie, et vous voulez que je les sacrifie!

— Il le faut... s'il est vrai que vous m'aimiez.

— Et n'est-ce pas justement parce que je vous aime qu'il m'est impossible de renoncer au culte que je vous ai voué ?

— Et c'est ainsi que vous êtes cet enfant tremblant et soumis dont nous parlions tout-à-l'heure?

— Demandez-moi tout, madame, excepté de vous oublier.

— Non, je ne pousserai pas la rigueur jus-

que-là, je n'en ai ni le pouvoir, ni le désir : ce serait me châtier moi-même.

— Dites-vous vrai ?

— Quel intérêt aurais-je à vous faire un pareil aveu ? oui, vos sentiments pour moi m'honorent et me rendent fière, mais pour qu'ils gardent à mes yeux ce caractère de dignité et de délicatesse, il faut savoir leur imposer un frein. Je ne puis être à vous, vous le savez, nous devons donc rendre le plus rare possible des entretiens comme celui d'aujourd'hui. Ne nous exposons pas au péril si nous ne voulons pas y succomber.

— Ne plus vous voir, que demandez-vous là ?

— Je vous ai fait une concession, n'est-il pas juste que vous m'en fassiez une aussi ?

Nous nous verrons et ce sera pour moi un plaisir, — vous voyez que je ne vous dissimule rien de mes pensées, — mais nous nous verrons chez votre femme ou chez moi, devant madame de Caussade. Je veux, j'exige qu'elle soit en tiers dans tous nos entretiens ; elle sera le palladium qui vous sauvera, vous et moi, de la défaite.

— Il y a tant de promesses dans tout ce que vous dites, que j'accepte les yeux fermés toutes vos conditions.

— Des promesses, non, je serais coupable d'en faire ; tromper mon amie, manquer moi-même à tous mes devoirs et cela pour tenter les hasards d'un amour dont tous deux nous n'aurions qu'à gémir, causer enfin le malheur de trois personnes, sans espérance de pouvoir jamais le réparer, même pour l'une d'elles, c'est ce que je ne ferai pas. J'aurais

pu vous aimer peut-être, je ne sais, mais comme une femme honnête doit le faire. Une barrière infranchissable s'élève entre nous, sachons toujours la respecter.

— Ah ! madame, c'est la raison qui parle par votre bouche ; elle frappe mon esprit, mais elle n'atteint pas mon cœur.

— Il faut alors que votre esprit sache imposer silence à votre cœur, ou du moins lui commander assez pour l'arrêter dans ses écarts.

— Que ne vous ai-je rencontrée plus tôt !

Madame de Sirey à cette exclamation ne put dissimuler un éclair de joie.

— Plus tôt ! dit-elle, qui sait si vous m'auriez aimée?

— Ce doute ne vous est pas permis, après ce que vous avez pu voir de ma triste passion. Mais quelle preuve donc en voulez-vous ?

— Ne reprenons pas notre entretien par le commencement, il faut d'ailleurs qu'il ait une fin, comme votre amour lui-même en aura une.

— Ne le croyez pas.

— Soit, il est éternel. Hélas ! si vous étiez libre vous ne parleriez peut-être pas avec autant d'assurance. Les obstacles irritent la passion et lui donnent des forces.

— Non, madame, si j'étais libre je ne vous parlerais pas autrement que je ne le fais.

— Et vous m'offririez votre main ?

— Je solliciterais le bonheur d'obtenir la vôtre.

— Allons, allons, assez rêvé ; nous sommes encore éveillés il ne faut pas empiéter ainsi sur les droits du sommeil. Adieu.

Et la déesse tendit gracieusement la main à l'homme qu'elle tenait sous son charme.

— Au revoir ! dit M. de Caussade en déposant un baiser encore respectueux sur cette main charmante.

Quand madame de Sirey se trouva seule elle se laissa entraîner au courant de ses réflexions.

—Le ferait-il comme il le dit ? murmura-t-elle.

Elle doutait encore de l'énergie de cet amour qu'elle avait fait naître, et l'image de Mathilde se présentait importune à son esprit.

— Ah! cette lettre, dit-elle, voyons!

Elle brisa le cachet de l'enveloppe qui devait contenir la réponse de M. de Solanges à Mahilde.

Chapitre vingt-troisième.

XXIII.

Grâce à l'intervention officieuse et en apparence dévouée de madame de Sirey, la correspondance entre Mathilde et Ernest était devenue très-active. — On s'habitue aisément à ce qui flatte une passion et entretient une

espérance. — Peu à peu les lettres d'Ernest avaient pris une allure plus vive, elles s'étaient dégagées peu à peu de cette teinte de mysticisme qui les avait fait regarder d'abord comme innocentes et leur avait ouvert l'accès auprès de madame de Caussade.

Celle-ci sans avoir conscience de l'influence qu'elle subissait avait elle-même laissé tomber de sa plume des phrases où ne se peignait que trop bien le désordre de ses idées et la passion qui les dictait. Sans que le mot d'amour fût jamais prononcé, il se faisait sentir à chaque ligne et le perpétuel refrain de la douleur marquait bien le vague désir de la faire cesser.

On arriva enfin, — tant le cœur est ingénieux ! — à imaginer des formules qui exprimaient tout ce que l'on n'osait se dire et à se dire tout ce que l'on n'osait penser. Une fois

sur cette pente il est rare que l'on s'arrête, ou bien si l'on veut s'arrêter, l'impulsion donnée est trop forte, elle vous entraîne malgré vous, quoique vous puissiez faire, jusque dans l'abîme que vous aperceviez à peine d'abord et qui maintenant s'ouvre béant sous vos pas.

Madame de Caussade était loin encore de cet abîme et sans doute même elle se croyait assez d'énergie et de vertu pour s'arrêter à temps si elle le voyait poindre au-dessous d'elle; mais il en est de ces chemins-là comme des chemins de fer, le moindre obstacle jeté en travers de la voie par une main malveillante, et vous déraillez.

Le ton des dernières lettres d'Ernest était profondément sentimental, il tournait même à la tendresse, et Mathilde sans s'en apercevoir s'était mise au diapason.

Elle écrit en ce moment et ce qu'elle écrit est destiné à M. de Solanges. Lisons-donc par dessus son épaule :

« Vous ne sauriez croire, mon ami, combien votre dernière lettre m'a donné de consolation. Je suis sûr que vous-même vous vous êtes senti plus léger et plus joyeux après l'avoir écrite. Vous aviez cru découvrir chez moi une arrière pensée que l'égoïsme seule aurait pu inspirer. Vous n'avez pas attendu ma réponse pour rétracter votre phrase téméraire, c'est bien, et vous me rendrez cette fois justice en me faisant l'honneur de croire en moi comme en vous-même.

» Oui, mon ami, vous pouvez y croire. Ne m'a-t-il pas fallu longuement combattre avant d'engager cet échange de nos mutuelles pensées, avant de faire taire cette grande voix de ma

conscience et de succomber à cette tentation trop forte pour moi qui était si faible. Vous ne saurez jamais quels rudes combats mon cœur à livrés à ma raison. Le cœur a triomphé et parfois il me semble au bien-être que j'éprouve en lisant vos lettres et en vous écrivant les miennes, que ce n'est pas la raison qui a été battue dans cette lutte, mais le préjugé. Oui, je ne sais ce qu'il y a entre nous de suave et de pur, mais il me semble parfois que nos deux cœurs se chantent des hymnes et que de nos entretiens s'exhale un concert digne du ciel et de Dieu.

» C'est une sainte union que la nôtre, mon ami ; elle eut le malheur pour la consacrer et les larmes de nos yeux lui ont servi de voile nuptial. Il faut bien croire que le ciel l'a voulu, puisque après tant et de si cruelles épreuves nous vivons encore.

» Vous le voyez, je ne vous sépare plus de

moi dans ma douloureuse pensée, je vous donne la moité de mes peines comme je veux que vous me donniez toujours la moitié des vôtres. Ainsi nous porterons plus aisément le fardeau et nous arriverons plus sûrement au terme du voyage.

» Y songez-vous à ce terme, mon ami? Moi j'y pense à tous les instants du jour et de la nuit, surtout depuis que la main avare du créateur m'a repris le trésor qu'elle m'avait confié. Je me surprends quelquefois à penser que peut être je n'étais pas digne de ce dépôt et que je ne mériterais pas un sigrand bienfait. Cette pensée est affreuse et j'essaie constamment de la chasser de mon esprit sans jamais y parvenir. Elle s'y attache obstinément, comme, hélas! toutes les douleurs s'attachent à notre âme. C'en est une de plus à porter, voilà tout. Je vous la confie pour que vous en

preniez votre part si vous ne pouvez m'aider à m'en délivrer tout-à-fait.

» Adieu, mon ami, je ne vous dis pas de m'écrire ; vous le savez maintenant, chaque ligne tracée de votre main est une journée de bonheur pour moi. Qu'ai-je fait ? il vient d'échapper à ma plume ce mot que je ne croyais plus pouvoir prononcer. Vous faites des miracles, mon ami, et je n'ai pas besoin que vous soyez près de moi pour voir l'auréole qui brille sur votre front.

» MATHILDE. »

Cette lettre où l'amour et surtout le sentiment d'admiration éclatent à chaque ligne, n'était pas d'un commentaire difficile pour celui qui en avait la clé ; mais le voile transparent qui en cachait si peu le fond suffisait pour

le rendre invisible aux yeux prévenus de Mathilde. Elle n'y voyait que les sentiments avouables qu'elle avait voulu exprimer, sans s'inquiéter si d'autres n'y découvriraient pas autre chose.

C'est pleine de cette confiance qu'elle venait d'achever cette lettre. A peine avait-elle écrit la dernière ligne que madame de Sirey se fit annoncer.

— Ma chère amie, dit Mathilde en allant au-devant d'elle, que vous arrivez bien ! tenez lisez.

Pendant que les yeux de madame de Sirey parcouraient la lettre, un bon observateur aurait pu surprendre dans les traits de cette femme une expression maligne et méchante qu'un perpétuel sourire ne suffisait pas à dissimuler.

— C'est bien, dit-elle en rendant la lettre à Mathilde après l'avoir lue deux fois, c'est bien ; au moins, aujourd'hui, c'est le cœur qui parle.

— Hélas ! si j'avais écrit tout ce qu'il me dictait !

— Ce sera pour la prochaine fois ; il ne faut pas donner d'un coup tout ce que l'on possède.

Ces mots furent prononcés avec un accent étrange qui porta le trouble jusqu'au fond de l'âme de Mathilde, mais celle-ci se remit aussitôt en voyant le calme angélique empreint sur le visage de son amie.

— Il ne faut pas retarder d'une minute le bonheur que l'on peut faire, reprit celle-ci. Allons vite, cachetez votre lettre, que je l'emporte avec moi.

Et pendant que Mathilde écrivait l'adresse, madame de Sirey se mit au piano et chanta la sérénade de *Don Pasquale*. C'était son air habituel quand elle voulait avertir M. de Caussade de sa présence. A peine sa voix vibrante eut-elle retenti dans l'appartement, que tout-à-coup M. de Caussade arriva. Mathilde tenait encore sa lettre à la main ; elle n'eut que le temps de la glisser dans un cahier de musique. Heureusement son trouble qui l'aurait pu trahir échappa à son mari, trop occupé de madame de Sirey pour songer même à sa femme.

— Quoi ! madame, vous étiez ici, et je n'en savais rien ! dit-il. Mais votre voix est parvenue jusqu'à moi, et, moins sage qu'Ulysse, je me suis laissé attirer par le chant de la syrène.

— Eh ! monsieur, répondit madame de Si-

rey en souriant, vous faites des compliments qui datent d'Homère.

— C'est qu'à vous voir on se prend à croire aux divinités de l'Olympe.

— Allons, ma chère, — continua la jeune femme avec un enjouement en s'adressant à Mathilde, — nous voilà transformés en immortelles, vous êtes Vénus qui glisse dans son char de nacre sur la cime des flots, et moi la nymphe des eaux qui chante pour vous désennuyer.

— Fort bien, dit M. de Caussade, mais pour rendre en tous points la chose vraisemblable, il vous faudrait chanter un air mieux en situation, celui de la *Syrène,* par exemple.

Et voilà aussitôt M. de Caussade cherchant parmi les cahiers de musique celui qui contenait cet air.

Mathilde, en entendant ces mots, pâlit et se troubla ; le livre où elle avait glissé sa lettre était justement la partition de la *Syrène*. Elle voulait allonger la main pour retirer la lettre accusatrice, mais ses bras demeuraient sans mouvement et comme paralysés ; ses jambes se dérobaient sous elle. Elle s'affaissa dans son fauteuil.

Pendant ce temps-là, M. de Caussade cherchait toujours, et madame de Sirey frappait d'un air distrait quelques accords sur le piano.

— Ah ! le voici ! fit M. de Caussade en apercevant la partition sur la table.

Mathilde poussa un léger cri qui fut bien compris de madame de Sirey; cette femme n'avait pas perdu un geste, un mouvement de cette scène et elle l'avait laissée s'engager

comme si elle y eût été complétement étrangère.

Mais l'heure était venue pour elle d'intervenir. M. de Caussade avait saisi le cahier, et il le feuilletait du doigt pour trouver l'air en question.

Tout-à-coup la lettre tomba sur le tapis.

— Qu'est-ce? dit-il en se baissant pour la ramasser.

Madame de Sirey se retourna.

— Cette lettre est à moi, dit-elle en tendant la main pour la recevoir.

— A vous? fit M. de Caussade d'un air étonné.

— Je vous répète qu'elle est à moi! ajouta-

t-elle d'une voix qui semblait trahir l'embarras.

M. de Caussade hésitait, et ce fut pour Mathilde un cruel moment d'angoisses.

— Puisqu'elle est à vous, madame, la voici, dit-il enfin.

Et M. de Caussade la lui remit, mais non sans avoir jeté un coup d'œil à la dérobée sur l'adresse.

Il y avait là deux femmes, deux femmes dont il pouvait, à des titres différents, être jaloux ; l'une des deux était nécessairement l'auteur de cette lettre sur l'enveloppe de laquelle on lisait un nom d'homme, Ernest, et rien de plus.

Cet Ernest était-il l'amant de Mathilde ou celui de madame de Sirey ?

Dans ce cas comme dans l'autre, M. de Caussade voulait s'en éclaircir, mais la position exceptionnelle dans laquelle il se trouvait au vis-à-vis de madame de Sirey ne lui permettait pas de le faire sur-le-champ, en présence de sa femme; il ne pouvait devant elle retenir une lettre que madame de Sirey réclamait comme sienne. Il la rendit donc, et Mathilde se sentit renaître ; mais la pâleur répandue sur son visage n'échappa point, cette fois, au regard du baron.

— Que vous êtes pâle ! dit-il ; vous souffrez, Mathilde ?

Il y avait dans sa voix une émotion qui trahissait une lutte intérieure.

— Non, répondit la jeune femme avec un embarras mal dissimulé, je ne souffre pas,

mais je suis faible encore et... j'éprouve une lassitude...

— Il faut vous reposer, mon amie, dit madame de Sirey.

Et mettant son chapeau et son châle :

— Allons, je vous laisse. J'ai moi-même quelques courses à faire, et auparavant il faut encore que je donne des ordres chez moi.

Ces derniers mots n'étaient pas prononcés sans intention.

— Adieu, continua-t-elle, soignez votre santé, ma chère amie, vous en avez besoin.

Madame de Sirey déposa sur le front de Mathilde le baiser de Judas et se dirigea vers la porte.

M. de Caussade offrit le bras à madame de Sirey pour la reconduire; et Mathilde, restée seule, tomba dans un morne et douloureux abattement.

Chapitre vingt-quatrième.

XXIV.

Cependant M. de Caussade, arrivé dans l'antichambre avec madame de Sirey, au lieu de lui lâcher le bras, le retint comme s'il eût craint qu'elle ne lui échappât. Il se fit apporter son chapeau et descendit avec elle.

— Où donc allez-vous ? dit celle-ci avec un accent de feinte surprise.

— Chez vous, madame. N'avez-vous pas dit que vous aviez des ordres à donner chez vous ?

— Sans doute, mais est-ce là une raison pour m'y accompagner ?

— Certainement, madame, et si vous le permettez je serai votre cavalier servant dans les courses que vous allez faire.

— Très-volontiers, dit madame de Sirey en souriant, mais je ne permettrai pas que vous m'attendiez au dehors. Donnez-vous la peine d'entrer.

Ils entrèrent en effet, et, quand ils furent dans le salon, M. de Caussade l'arrêta d'une main tremblante et lui dit :

— Madame, j'ai compris votre générosité

tout-à-l'heure. La lettre que vous avez là n'est pas de vous.

— C'est possible, mais elle est à moi.

— Elle n'est ni de vous ni à vous. Tenez, n'essayez pas de me donner le change ou bien je croirai que vous vous entendez avec elle pour me tromper.

— Vous pourriez supposer !...

— Non, je ne veux rien supposer, et j'aime mieux ne voir dans tout ceci qu'une preuve de bonté et de dévouement de votre part. Votre mouvement est naturel ; mais encore une fois, je sais à quoi m'en tenir.

— Est-ce que vous seriez jaloux, monsieur le baron ?

— Jaloux ou non, il y va de mon honneur ; je vous en prie, donnez-moi cette lettre.

— Mais je ne le puis, je ne le dois pas...

— Vous avouez donc qu'elle n'est pas de vous ! Je ne m'étais pas trompé ; c'était l'écriture de ma femme.

— Ah ! monsieur, je ne vous ai pas dit cela.

— Non, mais moi je le sais, et quand même je ne l'aurais pas vu, ne le devinerais-je pas à votre embarras ! Je vous en prie encore une fois, donnez-moi cette lettre.

— Non, monsieur. Cette lettre est à moi, vous ne l'aurez pas.

— Eh quoi ! vous aussi vous me trompiez donc ! Oh ! je saurai bien découvrir tous les

fils de cette trame. Je m'attache à vos pas, je ne vous quitte plus, et au moins si je ne puis vous contraindre à me donner ce billet, je vous empêcherai de l'envoyer à son adresse.

— Mais c'est de la tyrannie cela. Est-ce ainsi que vous prétendez m'aimer ?

— Oui, je vous aime, et maintenant plus que jamais ; je sens à ce mot que votre bouche vient de prononcer s'éveiller toute la passion qui me dévore, je sens... Ah ! prenez garde, madame, l'amour secondera ma jalousie, et ce billet que vous me dérobez à l'abri de vos charmes, j'irai le prendre où vous l'avez mis.

— De la violence.

— Oui, de la violence, et cette lettre alors ne sera plus qu'un prétexte pour vous étreindre dans mes bras.

— Je crierai.

— J'étoufferai vos cris sous mes baisers.

— Ne me regardez pas ainsi, vous me faites peur.

— Alors, donnez-moi cette lettre, ou bien j'oublierai tout, respect, pudeur, amour ; je m'oublierai moi-même.

— Quoi ! un gentilhomme !

— Oui, madame, un gentilhomme. Dans ma famille le sang espagnol bout dans nos veines. Une passion, nous savons encore la combattre, mais deux... elles nous emportent, elles nous rendent fous.

— Un peu de calme, au moins, et laissez-moi vous dire, vous expliquer... mais non, je

ne puis pourtant pas ainsi trahir l'amitié! Vous n'aurez pas cette lettre, monsieur, vous ne l'aurez pas.

En parlant ainsi, madame de Sirey s'accula près de sa causeuse, dans un angle du salon, en croisant les deux mains sur son sein. C'était exciter le baron à braver la défense.

— Je l'aurai, vous dis-je.

Et saisissant d'un bras vigoureux la taille fine et souple de la jeune femme, il la fit ployer en arrière comme un roseau. Mais cette étreinte était bien plutôt une caresse qu'un acte de violence. Cette belle tête à demi-renversée dessinait d'admirables contours; ses longs cheveux blonds roulaient leurs soyeux anneaux jusque sous la main nerveuse du jeune homme; ses yeux, noyés de langueur, avaient plus de tendresse que de colère; sa

bouche entr'ouverte laissait briller l'ivoire de ses dents entre des lèvres humides de volupté; enfin la robe tendue sur le sein s'arrondissait comme sur un marbre de Praxitèle.

Tant de charmes, tant de trésors... à deux doigts de la bouche! La lettre de Mathilde pouvait-elle trouver de plus puissants défenseurs? Un ange aurait succombé, et M. de Caussade n'était pas un ange. Un moment il fut ébloui, il eut le vertige; la lettre fut oubliée et les deux bouches s'unirent dans un ardent baiser.

Mais aussitôt M. de Caussade releva la tête comme s'il eût senti sous ses lèvres les écailles d'un serpent.

Je ne sais quelle étincelle avait jailli à ce contact; il crut lire à sa lueur la perfidie cachée au fond de cette âme, il lâcha sa proie et

fixa sur elle un regard inquiet. Celle-ci le sentait pénétrer comme une froide lame.

Elle se déroba à cette inquisition en cachant son visage dans ses mains.

— Qu'avez-vous fait? dit-elle en feignant d'étouffer ses sanglots.

Mais cette lutte ou quelque mouvement adroitement dissimulé avait fait glisser la lettre hors du corsage; elle tomba et M. de la Caussade la ramassa sans que cette fois madame de Sirey y mît aucun obstacle.

A voir cette femme en pleurs toutes les défiances du baron s'évanouirent; il détacha doucement une des mains qui voilaient ces beaux yeux humides et se mettant aux genoux de madame de Sirey, il lui demanda pardon.

Il avait honte de ce qu'il venait de faire, mais bien plus encore de ce qu'il venait de penser.

— Pardonnez, dit-il, pardonnez à mon égarement, à ma passion, à mon amour !

— Comment voulez-vous que je vous pardonne?... maintenant, — répondit la jeune femme d'une voix mourante qui bouleversa M. de Caussade jusqu'au fond de l'âme. — Ne m'avez-vous pas dérobé le secret de ma faiblesse?... Oh ! non, je ne puis plus, je ne dois plus vous revoir.

— Madame, je vous en prie, épargnez l'insensé !

— Et elle, poursuivit la jeune femme, que va-t-elle penser? Elle va croire que je l'ai trahie.

— Rassurez-vous, je vous en conjure, elle saura ce qui est vrai, que je vous ai pris violemment cette lettre.

— Oh ! de grâce, vous serez indulgent pour elle, n'est-ce pas? et j'oublierai tous vos torts. Ne lisez pas cette lettre, croyez-moi, jetez-la au feu. Mathilde n'est pas coupable, je vous le jure.

Dire qu'elle n'était pas coupable c'était insinuer qu'elle l'était. Le visage du baron trahissait l'agitation de son esprit.

— Comptez que j'aurai tout mon calme, dit-il, et que je ne ferai rien dont un honnête homme puisse avoir à rougir.

— Vous me le promettez ?

— Je vous en donne ma parole. Mais vous,

dites-moi à votre tour, que vous serez indulgente pour moi et que vous oublierez ce qui vient de se passer.

— L'oublier, — dit madame de Sirey de cet air charmant et séducteur qu'elle savait si bien prendre, — le pourrai-je ?

— Vous êtes adorable, fit le baron.

Il prit sur la jolie main qu'on lui tendait en signe de paix un dernier baiser, et se retira en emportant la lettre qu'il croyait en toute conscience ne devoir qu'à sa brutalité.

A peine avait-il tourné les talons que Hélène Furet étancha avec la fine batiste de son mouchoir la légère humidité de ses yeux, et se mit à réparer gaillardement le désordre que la lutte qu'elle venait de provoquer et de soutenir avec tant de perversité avait apporté à l'économie de sa toilette.

— Allons, dit-elle en rajustant devant la glace les boucles de ses cheveux blonds, la journée a été bonne jusqu'ici ; voyons comment elle finira.

Chapitre vingt-cinquième.

XXV.

M. de Caussade était rentré aussitôt chez lui. Dans son agitation, il allait et venait d'un pas rapide, s'arrêtant quelquefois pour jeter un regard sur la lettre qu'il tenait à la main.

Il n'avait pas encore osé la décacheter.

Et de quel droit l'aurait-il fait, lui qui venait de fouler aux pieds ses devoirs! De quel front se présenterait-il devant sa femme pour lui reprocher de les avoir elle-même oubliés? Un moment il avait eu la bonne pensée de lui rendre la lettre sans l'ouvrir. C'était le premier mouvement, il le réprima pour prêter l'oreille au second.

— Est-ce donc là, se disait-il, cette femme si noble et si résignée que j'admirais comme une créature céleste? Est-ce là cette vertu si forte et si pure devant laquelle je m'inclinais pour ne pas être ébloui? Dérision! cet ange n'était qu'une femme comme les autres. Je tiens là, entre mes doigts, toute cette vertu sans tache, toute cette belle renommée; d'un regard je peux mesurer toute l'étendue de mon déshonneur, sonder la profondeur de cette hypocrisie... Pourquoi hésiter davantage

et quel scrupule m'arrête encore ?... Si elle est innocente ne faut-il pas que je le sache, ne fût-ce que pour effacer tous mes doutes et me rendre tout mon respect pour elle, toute ma religion ? si elle est coupable, au contraire..... — Oh ! si elle est coupable...

En prononçant tout haut ces paroles, le sang espagnol reprenait le dessus dans les veines du militaire. D'un mouvement brusque, la main de M. de Caussade brisa le cachet et il put lire alors cette lettre que nous connaissons déjà.

Comme nous l'avons déjà fait observer, cette lettre était conçue en des termes vagues et mystiques dans lesquels un esprit prévenu pouvait aisément voir la condamnation de son auteur.

Les traits de M. de Caussade trahirent pen-

dant cette lecture l'impression qu'elle faisait sur lui. Il n'avait pour Mathilde, nous le savons, qu'un respect sincère et un attachement fondé sur l'estime; cette estime détruite, les sentiments auxquels elle servait de base devaient s'effacer avec elle.

Tel était le résultat qui s'opérait en ce moment chez M. de Caussade. Non pas que la lettre en elle-même fût si ouvertement accusatrice qu'elle ne lui laissât aucun doute sur la culpabilité matérielle de sa femme, mais il suffisait que l'idole eût perdu son auréole, qu'elle fût descendue de son piédestal, pour qu'elle ne fût plus à ses yeux qu'une femme comme tant d'autres, digne de pardon et de compassion peut-être, mais indigne désormais de ce culte et de ces respects dont il s'était plu à l'environner.

Le lien le plus puissant qui l'attachât à elle

avait été malheureusement rompu. Elle n'était plus là cette tête si chère qui réunissait les deux époux dans une commune affection ; et les autres nœuds que la loi avait formés et que l'Église avait consacrés, s'en allaient déjà flottants, retenus seulement par un sentiment passif, lorsque cette lettre fatale était venue briser le dernier fil et détacher l'une de l'autre ces deux existences.

M. de Caussade ne céda pas à son premier mouvement de colère après sa lecture, et c'était déjà là un grave indice de ce détachement absolu que nous venons de signaler. Il se contint au contraire pour écrire un billet à son beau-père et le prier de venir le voir le plus tôt qu'il le pourrait. En attendant, il se renferma chez lui ordonnant aux domestiques de ne laisser pénétrer personne dans la maison, excepté M. du Rouvray.

Sur le mot pressant de son gendre, le vieux chevalier avait cru sa fille malade et il s'empressa d'accourir. Au lieu de le conduire près de sa fille comme d'habitude, on le pria de la part de M. de Caussade de passer auparavant chez lui. Ces façons mystérieuses donnèrent au vieillard quelque inquiétude.

— Qu'y a-t-il, mon gendre, dit-il, et pourquoi toutes ces précautions inusitées? On m'assure que ma fille n'est pas malade, et je ne comprends rien à toutes les précautions que l'on paraît prendre ici.

— Vous allez le comprendre, répondit monsieur de Caussade en offrant cérémonieusement un fauteuil à son beau-père.

On s'assit, et le vieillard écouta.

— Monsieur du Rouvray, reprit le gendre

en croisant ses bras sur sa poitrine, ma femme me trompe.

— Monsieur! s'écria le vieux gentilhomme en se relevant avec hauteur, cela n'est pas, cela ne peut pas être!

— Cela est pourtant, continua M. de Caussade en invitant du geste et avec calme M. du Rouvray à se rasseoir.

— Prenez garde, monsieur, à ce que vous dites!

— Vous me connaissez assez pour croire que je n'avance rien dont je n'aie la preuve.

— Cette preuve, monsieur, donnez-la-moi.

— Pas ainsi, si vous le permettez, mais de-

vant elle. Elle ne sait rien encore, elle n'est pas prévenue, vous jugerez vous-même.

M. de Caussade agita un cordon de sonnette et un laquais parut.

— Faites demander à madame si elle peut nous recevoir.

— Mais vous allez la tuer, reprit le père quand le domestique fut sorti, vous allez la tuer si vous faites peser sur elle une aussi cruelle et — je dirai toujours jusqu'à preuve du contraire, — une aussi injuste accusation.

— Soyez sans crainte, j'agirai avec calme, avec tous les ménagements possibles.

— Donnez-moi auparavant cette preuve, qui n'en est peut-être une qu'à vos yeux pré-

venus. De grâce, épargnez cette douleur à ma pauvre enfant.

— C'est vous-même, vous dis-je, qui serez juge.

On vint annoncer que madame de Caussade attendait son mari et son père.

La pauvre femme, frêle et timide créature, était plus morte que vive lorsqu'elle les vit entrer. Un regard avait suffi pour lui apprendre ce dont il s'agissait. Par un sentiment tout naturel de protection, M. du Rouvray ouvrit ses bras et sa fille vint s'y jeter. Cet embrassement fut, d'une part, comme un éloquent témoignage d'innocence, et, de l'autre, comme une énergique protestation.

M. de Caussade, l'air calme en apparence, retira de son portefeuille un papier, et le plaçant sous les yeux de sa victime :

— Reconnaissez-vous cette écriture, madame? dit-il.

— Et qui donc, monsieur, vous a mis cette lettre entre les mains? s'écria la jeune femme dans un noble mouvement d'indignation et sans répondre à la question qui lui était faite.

— Oh ! n'accusez personne que moi-même; cette lettre, personne ne me l'a donnée, je l'ai prise.

— Comment, vous avez osé !...

— Oui, j'ai osé dérober la preuve de mon déshonneur. Encore une fois, madame, cette écriture est-elle la vôtre?

— Ma fille ! s'écria M. du Rouvray en soutenant Mathilde chancelante.

Celle-ci tomba aux pieds de son mari.

— Grâce, monsieur! Oui, cette lettre est de moi; mais lisez-la, vous, mon père, et voyez si je suis coupable.

M. du Rouvray releva sa fille et la fit asseoir. Puis, tournant sur M. de Caussade des yeux sévères :

— Vous m'aviez dit que vous seriez calme. Donnez-moi cette lettre, monsieur, et plus un mot avant que je ne l'aie lue, ou, foi de gentilhomme...

Il n'acheva pas sa menace lorsqu'il vit monsieur de Caussade lui présenter avec un geste respectueux le billet fatal.

M. du Rouvray le prit et se mit à lire.

Le vieux gentilhomme, loin d'avoir contre

Mathilde les préventions assez légitimes du mari, s'en était en quelque sorte déclaré le défenseur au début de cette scène, et il lui avait été facile de trouver dans son cœur paternel une foule de bonnes raisons pour croire jusque-là à son innocence absolue. Cependant il lui fut impossible de se dissimuler la gravité de la lettre surprise, mais il comprit en même temps que sous cette forme ambiguë il ne se cachait d'autre faute qu'une imprudence, d'autre sentiment qu'une affection douloureuse et innocente.

Mathilde, les yeux fixés sur ceux de son père, en suivait le mouvement et l'expression avec angoisse. Elle attendait son jugement dans une cruelle anxiété.

— Ma fille, dit enfin le vieillard avec une émotion qu'il avait peine à maîtriser, votre tort est bien grand et votre mari a raison de

vous demander compte de ces lignes imprudentes. — Mais, vous, monsieur, continua-t-il en s'adressant avec un accent sévère à son gendre, de quel droit, sur une pareille lettre, forgez-vous une accusation de déshonneur ?

— De quel droit, monsieur ! vous me demandez de quel droit ! mais vous ne l'avez donc pas lue ?

— Au contraire , et c'est après l'avoir lue que j'y cherche le motif d'un si grand courroux et d'une si grande indignation.

— Est-ce bien sérieux ce que vous dites là , monsieur le chevalier ? interrompit le baron.

— Très-sérieux, répéta le vieux gentilhomme. Je ne vois dans cette lettre que des sentiments honorables, peu compris et toujours mal interprétés quand ils s'adressent d'une

femme à un homme ; mais , après tout , c'est une imprudence, rien de plus.

— Ainsi , à vous entendre, monsieur, ma femme aurait le droit d'entretenir en cachette une correspondance avec un homme que je ne connais pas , de recevoir de lui des lettres, de lui en écrire d'autres...

— Non, elle ne devait pas le faire en cachette, comme vous dites, mais à ciel ouvert, devant vous pour témoin.

— J'admire votre complaisance, mais vous me permettrez de ne pas la partager.

— Relisez ce billet, mon ami, et dites-moi s'il s'y trouve un mot que vous ne l'eussiez vous-même autorisée à écrire.

—Je comprends, monsieur, répliqua M. de Caussade avec un mouvement de dépit qu'il

ne chercha pas à dissimuler, je comprends. Vous soutenez votre fille, rien de mieux, c'est le privilége d'un père, sinon son devoir. Mais moi qui n'ai pas les mêmes raisons de penser comme vous, moi que l'on trompe et dont on semble se moquer ensuite, moi qui suis le mari enfin, je ne puis souffrir un pareil scandale dans ma maison. — Madame, vous avez reçu des lettres de cet homme, vous allez me les remettre.

— Mathilde,s'écria le père, je te défends de les lui remettre, c'est moi qui dois en être le dépositaire.

— Au moins, monsieur, vous me permettrez bien d'exiger qu'elle me dise le nom de celui...

— C'est moi qui vous le dirai, interrompit le vieillard d'une voix haute et vibrante.

— Non, mon père, — s'écria Mathilde en se précipitant dans les bras de M. du Rouvray, — il le tuerait!

—Vous l'aimez donc bien ! reprit ironiquement le baron.

Le vieux gentilhomme se plaça entre sa fille et son époux, résolu à ne plus permettre à celui-ci une seule parole offensante.

— Écoutez-moi, monsieur, dit-il, et c'est moi maintenant qui vais vous accuser et vous confondre. Quand vous m'avez demandé la main de Mathilde, que vous ai-je répondu? Ne vous ai-je pas dit que son cœur ne lui appartenait plus, ne vous ai-je pas prévenu qu'un autre avait des droits sur elle antérieurs aux vôtres. Vous avez persisté, et comme une rupture était intervenue entre la famille de Solanges et moi, n'êtes-vous pas revenu à la

charge, me promettant de respecter la douleur de ma fille.

— Monsieur, c'était entre nous.

— Laissez-moi tout dire, il faut qu'elle sache qu'en vous la donnant son père ne l'a pas sacrifiée. — Je ne vous ai confié mon trésor, rappelez-vous-le bien, qu'à cette condition expresse que jamais ce passé ne serait rappelé, que jamais il ne serait prononcé par votre bouche un seul mot d'allusion à ce sujet, que toujours enfin vous respecteriez le souvenir de cette affection première et l'innocence de ses regrets. Eh bien ! monsieur, aujourd'hui vous avez violé toutes vos promesses, vous avez failli à tous vos serments, car cet homme à qui ma fille envoyait ces lignes imprudentes, mais non coupables, cet homme...

— Mon père ! interrompit encore une fois Mathilde.

— Non, il faut qu'il le sache. — C'est M. de Solanges. — Comprenez-vous maintenant, monsieur le baron ?

— Ah ! pardonnez, monsieur, mais cette lettre n'en existe pas moins et mon honneur...

— Votre honneur, monsieur, vous commandait de respecter cet ange et vous ne l'avez pas fait.

— J'ai pu m'engager à respecter des souvenirs, jamais à tolérer un pareil commerce.

A ce mot de mépris, Mathilde se leva de son fauteuil en poussant une exclamation indignée. M. du Rouvray voulut la retenir.

— A mon tour de parler, mon père, dit-elle.

Puis se tournant vers son mari :

— Non, monsieur, vous n'avez pas le droit de me parler ainsi. Ces lettres que vous me demandiez, les voici.

La jeune femme retira ces lettres de son sein et les donna à son mari.

— Que fais-tu, mon enfant?

— Mon devoir, mon père; puisse-t-il après les avoir lues ne pas regretter plus amèrement que moi les paroles qu'il vient de prononcer. — Partons, mon père, partons, j'étouffe sous ce toit et je sens que je n'y puis plus rester sans lâcheté.

M. du Rouvray retrouvait toute sa vieille fierté dans les derniers mots de Mathilde.

— Oui, ma fille, quittons ces lieux et viens avec moi.

— Monsieur, dit le baron, y pensez-vous? emmener votre fille!

— Arrière, monsieur, vous n'oseriez pas, je suppose, l'arracher de mes bras par la violence?

Ces mots furent dits avec un si profond sentiment de hauteur et de dignité qu'ils arrêtèrent le mouvement en avant qu'avait déjà fait M. de Caussade et clouèrent le baron immobile sur le sol.

Le père se hâta d'entraîner sa fille, laissant M. de Caussade stupéfait et anéanti.

Chapitre vingt-sixième.

XXVI.

La perfidie de madame de Sirey commençait à porter ses fruits. L'union jadis si calme et si paisible de Mathilde et de son mari était désormais brisée. M. de Caussade n'avait plus de boussole pour le diriger, plus de frein pour

le maintenir. Il allait être livré sans force et sans défiance aux séductions de cette femme dont la beauté fatale avait déjà fait tant de tristes victimes. Que faisait-elle pendant que se dénouaient ainsi au second étage les nœuds de ses intrigues ?

Attentive et muette, elle attendait le signal de la caméristé qu'elle avait posée en sentinelle à sa porte pour l'informer du passage de toutes les personnes qui allaient chez M. le baron de Caussade ou qui en sortaient. Un judas ouvert dans un des panneaux de la porte facilitait cette observation. Nous verrons plus tard quel fut le résultat de cette vigie et ses conséquences.

Retournons à M. de Caussade.

Quand le baron se vit seul, il donna libre

carrière à sa colère et, il faut le dire, à ses regrets.

— Partie! s'écria-t-il, elle est partie. Quoi, tout-à-l'heure encore nous étions tous deux souriants, presque heureux et maintenant me voilà seul! Mais cette horrible lettre aussi!... Quel homme à sa lecture n'eût bondi de fureur? Que n'ai-je pas fait pour dominer ma rage, et pourtant, au fond de l'âme, j'en suis sûr, Mathilde est innocente. Innocente! mais qui sait! peut-on l'être quand on écrit de pareilles choses, et à qui? à un homme que l'on aime, que l'on a aimé autrefois, oh! on ne s'en cache pas, on le dit tout haut; et moi je le souffrirais? Non, non, il ne sera pas dit qu'un rival... et puisque je ne puis me venger sur elle, ce sera sur lui que je me vengerai. Après tout, elle, elle n'a fait que céder à ses sollici-

tations perfides, à ses importunités, sans doute! Et puis, mon honneur vengé, pourquoi m'en préoccuperai-je davantage? Est-ce que je l'aime, moi? — Non, ce n'est pas elle que j'aime, et pourtant je ne sais, il me semble que tout-à-l'heure quand je l'ai vue franchir le seuil de cette porte, la moitié de moi-même s'en allait avec elle, et maintenant qu'elle n'est plus là, maintenant que l'isolement s'est fait autour de moi, je me sens le cœur serré, j'étouffe et si je ne faisais effort sur moi, je crois que je me mettrais à pleurer comme un enfant. Allons, allons, du courage! en faut-il donc plus pour se défendre contre une femme que pour affronter toutes les colères des hommes? Je hais, je déteste ma faiblesse, et par moments il me prend envie de courir, de me jeter à ses pieds, de lui demander pardon. — Pardon! pardon d'avoir été trompé, outragé par elle... Ah! je maudis ma lâcheté!

M. de Caussade prononçait ces phrases hachées et contradictoires en se promenant d'un pas rapide dans l'appartement. Quelquefois il s'arrêtait silencieux et comme abattu, puis il reprenait sa promenade agitée et ses gestes furibonds.

Tout-à-coup ses yeux tombèrent sur un portrait de son fils suspendu à la muraille ; il le prit et, se laissant tomber dans un fauteuil, il se mit à considérer longtemps cette image d'un enfant chéri. Ses pensées prirent un autre cours et une larme sillonna les joues mâles du soldat.

— Pauvre enfant! dit-il, tu étais la providence de notre ménage ; quand tu vivais , jamais un nuage n'a troublé notre union, jamais un mot amer n'est sorti de ma bouche, et elle, jamais sans doute elle n'a cherché au dehors de sa maison des consolations à ses douleurs.

Si tu avais vécu, tu aurais préservé ce toit du malheur, tu aurais suffi à ma tendresse, tu m'aurais éloigné de cette autre femme dont la pensée m'agite et me tue, tu m'aurais donné la force de lutter contre ses charmes; et elle, ta mère, aurait-elle jamais consenti à perdre une de tes caresses pour répondre à son amant? — Son amant, mais j'ai là ses lettres. — O image chérie, vois quelle est ta puissance, tu me les avais fait oublier!

M. de Caussade posa le portrait sur la table et prit dans son gousset les lettres qu'il y avait mises. Il les déplia une à une pour les lire.

A mesure que cette lecture avançait, le front du baron s'éclaircissait, et quand il eut fini, reprenant le portrait dans ses mains tremblantes :

— O mon enfant! dit-il d'une voix étouffée

par les sanglots, du fond de la tombe où tu reposes, si tu as vu mon injustice et ma cruauté, mon enfant, pardonne-moi : ta mère n'est pas coupable !

A cette exclamation, à la fois heureuse et triste succéda un long abattement, et comme dans la maison on avait à moitié vu et tout-à-fait deviné ce qui s'était passé, personne ne se hasarda à venir troubler la solitude du maître.

Cependant, vers six heures du soir, alors qu'il faisait déjà nuit depuis longtemps, le valet de chambre du baron pénétra jusqu'à lui.

— Que me voulez-vous ? s'écria M. de Caussade d'un ton brusque et presque brutal.

Il était fâché qu'on vînt le déranger dans le cours de ses douloureuses réflexions.

— Un monsieur qui demande à voir monsieur le baron, répliqua le valet de chambre.

— Pourquoi n'avez-vous pas dit que je n'étais pas visible ?

— Je n'y ai pas manqué, monsieur le baron, mais la personne qui est là m'a dit qu'il s'agissait d'une affaire pressante relativement à madame la baronne, et alors...

— La baronne, dites-vous? Et ce monsieur a-t-il donné son nom ?

— Oui, monsieur, voici sa carte.

Le baron prit la carte et, l'approchant d'une bougie, il lut le nom de M. Ernest de Solanges.

— Monsieur de Solanges ! s'écria-t-il ; parbleu, c'est de l'audace ! Faites-le entrer au sa-

lon. — Je n'aurais pas été le chercher après les lettres que je viens de lire, mais puisqu'il arrive de lui-même... eh bien! soit, nous allons voir!

Un éclair de joie sinistre illumina les traits du militaire.

Chapitre vingt-septième.

XXVII.

Avant d'introduire M. de Solanges auprès de M. le baron de Caussade, nous avons besoin de faire connaître pourquoi et comment il venait d'une manière si inopinée se mettre pour ainsi dire à la discrétion de son rival.

Une demi-heure auparavant, M. Ernest de Solanges était chez lui, dans son entresol de la rue d'Isly, causant avec son ami Gustave de Sauvigny. On devine aisément le sujet de leur entretien. Ernest ne parlait que de Mathilde, Gustave ne répondait que madame Morisse. — On se rappelle que c'est le nom de guerre qu'avait pris madame de Sirey.

Ils étaient donc tous deux fort occupés, lorsque Petit-Pierre, le domestique de M. de Solanges, entra précipitamment, et, d'un air fort mystérieux :

— Monsieur, dit-il à son maître, Nanette est là qui voudrait vous parler tout de suite.

— Nanette ! — fit Ernest avec inquiétude ; — que veut-elle ? Fais-la entrer.

Nanette entra ou plutôt se jeta dans l'appartement, comme si elle eût été poursuivie.

Son visage était tout bouleversé et à peine pouvait-elle respirer.

M. de Solanges la fit asseoir.

— Qu'y a-t-il donc, Nanette ? dit-il ; serait-il arrivé quelque malheur ?

— Un malheur ! oh ! oui ! fit-elle d'une voix entrecoupée. Mais je voudrais parler à vous seul... Une jeune fille, ce n'est peut-être pas bien à elle de vouloir vous parler en particulier, mais ce n'est pas pour moi.

— Sauvigny sait tout, Nanette, et tu peux parler devant lui.

— Eh bien ! monsieur Ernest, apprenez donc que tout-à-l'heure il y a eu une grande dispute à la maison à cause de vous.

— Une dispute ! que veux-tu dire ?

— Je veux dire que monsieur, je ne sais pas comment cela s'est fait, mais il a surpris une

lettre de madame qui vous était adressée et alors... vous comprenez.

— Pour Dieu ! tu me fais mourir, qu'est devenue Mathilde ?

— Elle est devenue que j'ai bien vu qu'il y avait du grabuge et alors vous comprenez, — vous ne me gronderez pas, n'est-il pas vrai ? — j'ai écouté pour savoir et venir vous le dire.

— Mais Mathilde, te dis-je, que lui est-il arrivé ? — dit M. de Solanges avec un vif accent d'impatience.

— Mais attendez donc, monsieur Ernest, si vous m'interrompez toujours, je ne pourrai jamais vous dire. Pour lors voilà ce que j'ai compris : M. le baron a fait venir M. du Rouvray et puis, devant lui, il a montré la lettre à madame et lui a dit cent horreurs.

— Comment et son père l'a souffert ?

— Oh! non, il a dit à monsieur le baron qu'il n'avait pas le droit de la traiter ainsi et que c'était lui au contraire qui allait lui demander compte du bonheur de sa fille, et alors il a dit que la lettre de sa fille était innocente puisque c'était à vous qu'elle était adressée, et puis il a pris madame par le bras et il l'a emmenée avec lui.

— Grand Dieu ! et maintenant elle est chez son père?

— Oui, monsieur Ernest, et c'est pour cela que je suis venue tout de suite vous le dire.

— C'est bien, mon enfant, je reconnais là ton bon cœur et ton dévouement, et comme il n'y a rien dans notre correspondance dont une honnête femme puisse avoir à rougir, je veux que tout s'explique et que madame de Caussade sorte blanche comme la neige de

cette épreuve. Avant tout, il faut que je voie le baron.

— Voulez-vous me permettre de vous dire encore une chose? fit la jeune fille en baissant la voix.

— Dis-moi tout ce que tu sais, il y va du repos de ta maîtresse.

— Eh bien, je vais vous faire une question, si vous le permettez.

— Fais bien vite, car le temps nous presse, toute minute de retard est un siècle d'angoisse pour Mathilde.

— Vous étiez donc encore en correspondance avec elle?

— Sans doute, puisque nous nous écrivions presque tous les jours.

— Mais qui donc remettait vos lettres et

vous rapportait les siennes, puisque ce n'était plus moi, moi, en qui madame avait tant de confiance ?

— Mais c'était... c'était mon ami que voici.

La jeune fille jeta sur Sauvigny un regard défiant.

— Mais vous, dit-elle en s'adressant à lui, qui donc vous remettait les lettres de madame ?

Nanette avait fait cette question d'un ton si ferme et si impétueux que M. de Sauvigny en fut tout étourdi et demeura troublé.

— Mais, dit-il d'une voix mal assurée, c'est... c'est une dame.

— Quelle dame ?

Ernest vint au secours de son ami.

— Madame Morisse, n'est-ce pas, Gustave ?

— Oui, oui, c'est vrai, c'est madame Morisse, balbutia le jeune homme.

La jeune fille posant son doigt sur sa bouche en baissant la tête se prit à refléchir.

— Madame Morisse ! dit-elle, c'est drôle, je ne connais pas, et il ne vient personne de ce nom-là à la maison.

Puis relevant tout-à-coup la tête comme frappée d'une subite inspiration.

— Tenez, monsieur Ernest, dit-elle, il y a là-dessous quelque chose qui n'est pas clair. Il n'y a pas de dame Morisse qui voie ma maîtresse, mais il y en a une autre qui s'est liée avec elle depuis quelque temps et qui ne me revient guère, mais celle-là...

M. de Sauvigny était au supplice ; il voyait bien que le mystère allait s'éclaircir et que le

nom de la messagère officieuse allait échapper des lèvres de la jeune fille. Il la prévint.

— Celle-là, interrompit-il, n'est autre, sans doute, que madame Morisse elle-même, seulement comme elle ne voulait pas être connue,— tu sais pourquoi, dit-il à Ernest avec un air d'intelligence, elle avait caché son véritable nom.

— Quand on cache son nom, observa Nanette, c'est que l'on veut mal faire, et je me tromperais si ce n'est pas dans une mauvaise intention que celle-ci se fait appeler madame Morisse, quand elle se nomme madame de Sirey.

A ce nom, M. de Solanges devint affreusement pâle et ses mains se crispèrent sur le dossier du fauteuil, où il était appuyé.

— Madame de Sirey, dis-tu, s'écria-t-il, elle se nomme madame de Sirey !

— Sans doute.

— Elle se nomme madame de Sirey, répéta le jeune homme d'une voix sombre en fixant des regards interrogateurs sur M. de Sauvigny ; et tu ne me l'avais pas dit !

— Que veux-tu ! elle m'avait demandé le secret, et puis tu l'avais rencontrée avec moi aux Champs-Elysées, et tu m'avais dit ne pas la connaître ; pouvais-je supposer ensuite que tu la connusses ?

Cette réflexion au fond était toute naturelle.

— C'est vrai, je me rappelle cette femme blonde, aux regards froids et venimeux. Mais qui se serait douté que ce fût là justement cette aventurière...

— Ernest ! fit Gustave d'un ton suppliant.

— C'est vrai, tu l'aimes, je l'avais oublié.

Pardonne, ami, mais vois-tu, si tu l'aimes vraiment, cette femme, je te plains, il vaudrait mieux pour toi aimer follement la dernière créature qui traîne le soir ses pas sur le bord du ruisseau, car cette femme, ami, c'est un monstre, cette femme, je la connais aussi, moi : elle a été la maîtresse de mon frère, et c'est elle qui a mis les armes à la main du spadassin qui l'a tué traîtreusement.

— Grand Dieu ! que me dis-tu là ?

— La vérité, mon ami, et puissions-nous maintenant ne point avoir à déplorer d'autre malheur, car partout où cette femme passe elle laisse après elle un deuil ou un déshonneur.

Nanette qui s'était laissée retomber dans un fauteuil poussa un cri et M. de Sauvigny se cacha le visage de ses mains.

— Gustave, reprit aussitôt M. de Solanges,

tu vas venir avec moi chez M. de Caussade, j'ai besoin de ton témoignage ; il peut nous être utile, et ta présence d'ailleurs doit nous aider à confondre l'imposture. Je ne te demande pas d'autre réparation de ta faute.

— Je te suis, répondit M. de Sauvigny d'un accent résigné.

— Bien, mais hâtons-nous ; avec cette femme les moments sont précieux, car toutes ses pensées sont des perfidies et toutes ses actions sont des crimes.

M. Ernest de Solanges se hâta de réunir les lettres de Mathilde et sortit précipitamment entraînant avec lui M. Gustave de Sauvigny.

Ernest ordinairement si doux et si calme semblait transfiguré. Il avait la taille d'un géant et le visage sévère d'un juge.

FIN DU QUATRIÈME VOLUME.

Coulommiers. — Imprimerie de A. Moussin.